

L'ARCHE *Editeur*

Bernard SHAW

Disciple du diable

Traduit par
F. SALWAING

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le disciple du Diable

de
G.B. SHAW

Texte français (provisoire)
de
F. Sabvaing

ACTE I

C'est, l'an 1777, l'heure particulièrement lugubre qui sépare une nuit noire d'un matin d'hiver : Mrs Dudgeon, citoyenne du New Hampshire, veille dans la pièce principale, cuisine à la fois et salle de séjour, (de sa ferme dans les faubourgs de la ville de Websterbridge. Ce n'est pas une femme d'un aspect avenant. Nulle femme ne parait à son avantage après une veille de toute une nuit; et le visage de Mrs Dudgeon, même quand elle est à son avantage, est creusé de sillons sévères où l'aride observance des rites d'un puritanisme désuet a tout loisir d'inscrire l'aigreur du caractère et la violence de l'orgueil. C'est une matrone entre deux âges qui a travaillé dur et n'en a rien retiré que de régenter et haïr son intérieur sordide, et que de jouir d'une réputation ~~est~~ incontestée de piété et de respectabilité auprès de ses voisins, pour qui la boisson et la débauche ont à ce point plus d'attraits que la religion et la droiture, qu'ils ~~suivent~~ ~~conçoivent~~ conçoivent la bonté simplement comme la négation de soi-même. Conception qu'ils étendent sans la moindre difficulté à la négation des autres, et à laquelle ils font recouvrir en fin de compte, quand ils la généralisent, tout ce qui est désagréable. Aussi comme Mrs Dudgeon, ^{est} extrêmement désagréable, elle passe ^{pour} extrêmement bonne. Excepté ^{pour} les délits que définit la loi, elle jouit d'une licence qui lui autorise tout et ne lui interdit que d'avoir la faiblesse de se montrer aimable de quelque façon que ce soit, si bien que, mais elle l'ignore, aucune femme de la paroisse n'a plus de licence que Mrs Dudgeon, et cela ^{du} par le fait qu'elle n'a jamais enfreint le Septième Commandement ^{ou} ~~ou~~ manqué un seul dimanche ^{de se rendre} à l'église presbytérienne.

1777 est l'année où les passions allumées par la rupture des colonies américaines d'avec l'Angleterre, rupture provoquée par leur puissance davantage que par leur volonté, s'échauffèrent au point d'éclater en coups de fusils, coups de fusils que les Anglais idéalisèrent en les nommant écrasement de la

rebellion et maintien de la domination britannique, et les Américains en les nommant défense de la liberté, résistance à la tyrannie et sacrifice de soi-même sur l'autel des Droits de l'homme. Il n'est pas nécessaire ici d'examiner les mérites respectifs de ces idéalizations: qu'il suffise de dire, préjugés mis à part, qu'elles ont convaincu chacunes pour leur part Américains et Anglais qu'il n'était pas pour eux plus noble dessein à poursuivre que de se tuer le plus possible les uns les autres; et d'ajouter que les opérations militaires menées à cette fin battent leur plein, avec de chaque côté le soutien moral du clergé dont les prières confiantes appellent la bénédiction de Dieu sur leurs camps respectifs

En de telles circonstances, bien d'autres femmes que cette désagréable Mrs Dudgeon se retrouvent à veiller toute une nuit dans l'attente de nouvelles. Comme elle ^{Tout} aussi, aux approches du matin, elles sombrent dans le sommeil au risque de piquer du nez dans la cheminée de la cuisine. Mrs Dudgeon dort un châle sur la tête et les pieds sur un large garde-feu à lattes de fer, marche unique de l'autel domestique que constitue ~~l'âtre~~ l'âtre, avec son énorme plaque, son chaudron, et au dessus du manteau enfumé sa tige à charnières pour les ^{grillades} grillades. A côté d'elle, la table de la cuisine, toute simple, ^{est} fait face au feu, ~~avec~~ sur laquelle une chandelle dans un bougeoir d'étain. Sa chaise, ^{comme} comme toutes les autres dans la pièce, est dépourvue de coussins ^{et} comme de peinture, mais comme elle a un dossier rond et doté de barreaux, ainsi qu'un siège moulé ^{classiquement} classiquement pour s'adapter aux courbes de qui s'y asseoit, c'est, comparativement, un fauteuil d'apparat. La pièce a trois portes; l'une du même côté que la cheminée, en angle ou presque, et qui ~~conduit~~ donne sur la meilleure des chambres à coucher; une autre à l'extrémité opposée du mur opposé, donnant sur l'arrière-cuisine et la buanderie; et la porte d'entrée, avec son loquet, sa lourde serrure, et sa grossière barre de bois, dans le mur en face, entre la fenêtre qui en occupe le centre et le coin voisin de la chambre à coucher. Entre ^{cette} la porte et la fenêtre, une rangée de patères permet à l'observateur qui procède par déduction de comprendre que les hommes de la maison sont tous sortis, car il n'y a dessus ni chapeaux ni manteaux.

MRS DUDGEON, sur un ton menaçant : Alors, pourquoi n'ouvres-tu pas la porte? (Elle s'aperçoit que la jeune fille est endormie, et instantanément une franche irritation la fait éclater en vociférations) Insupportable, c'est insupportable! Allons! C'est..(elle la secoue) Debout, debout! Tu entends?

LA JEUNE FILLE, qui se redresse : Qu'est ce qu'il y a?

MRS DUDGEON : Debout! Tu devrais avoir honte, petite pécheresse, fille sans cœur, t'endormir comme ça, et ton père qui ~~est pas~~ ^{est même} ~~pas~~ froid dans sa tombe!

LA JEUNE FILLE, encore à moitié endormie : Je n'ai pas fait exprès..~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ ça m'a pris d'un seul coup..

MRS DUDGEON, la coupant sèchement: Oh oui, tu as tout un tas d'excuses, j'en suis sûre. ~~XXXXXXXXXX~~ ^{D'un seul coup}! (brutalement, car on recommence à cogner à la porte) Pourquoi est-ce que tu ne te lèves pas pour aller ouvrir à ton oncle? Alors que j'ai veillé toute la nuit à l'attendre! (Violemment, elle la pousse hors du canapé) Laisse, ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ c'est moi qui irai ouvrir la porte; puisque tu n'es vraiment ^{tu n'es pas capable de rester} pas capable de rester éveillée. Va m'arranger un peu ce feu.

La jeune fille, effarouchée et pitoyable, va vers le feu et y met une bûche. Mrs Dudgeon enlève la barre, ouvre la porte, et laisse ainsi pénétrer dans la cuisine, qui manquait d'air, un peu la fraîcheur, mais surtout la froidure de l'aube, et aussi son second fils, Christy, garçon d'environ 22 ans, grassouillet, stupide, aux cheveux blonds et à la figure ronde, qui est emmitoufflé dans un manteau gris sur lequel il porte un châle écossais. Il se précipite, frissonnant, vers le feu, et laisse à Mrs Dudgeon le soin de fermer la porte.

CHRISTY, près du feu : F..F;F! Ce qu'il fait froid!! (Il aperçoit la jeune fille et, l'air idiot, la dévisage) Hé, qui es-tu?

LA JEUNE FILLE, timidement : Essie.

MRS DUDGEON : Tu fais bien de poser la question. (A Essie) Va dans ta chambre, petite, et couche-toi, puisque tu n'as pas assez de cœur pour rester éveillée. Ton histoire n'est pas faite pour tes oreilles.

ESSIE : Mais je..

MRS DUDGEON, péremptoire : Pas de réplique, mademoiselle! montre plutôt que tu es obéissante et fais ce que je te dis. (Essie, au bord des larmes, traverse la pièce en direction de

la porte proche du canapé.) Et n'oublie pas tes prières. (Essie sort.) Hier soir, si je l'avais laissée faire, elle aurait été se coucher comme si de rien n'était.

CHRISTY, flegmatique : Et alors? On ne peut pas lui demander de ressentir la mort d'Oncle Peter comme si elle faisait partie de la famille.

MRS DUDGEON : Qu'est-ce que tu racontes, mon garçon? Elle n'est pas sa fille, peut-être? le châtime^{nt} de sa perversité et de sa turpitude? (Elle s'assoit sur sa chaise comme on prend d'assaut.)

CHRISTY, les yeux écarquillés : La fille d'Oncle Peter!

MRS DUDGEON : Qu'est-ce qu'elle ferait là, sinon? Tu crois que je n'ai pas eu sur les épaules assez de travail et de souci pour élever mes propres filles ^{et je ne parle même pas de} ~~et ton~~ propre à rien de frère- sans avoir à m'occuper des bâtardes de ton oncle..

CHRISTY, l'interrompant et jetant un coup d'oeil inquiet sur la porte par laquelle Essie est sortie : Chut! Elle pourrait t'entendre.

MRS DUDGEON, élevant la voix : Qu'elle m'entende! Les gens qui craignent Dieu ne craignent pas d'appeler l'oeuvre du Diable par son nom. (Christy, dont l'âme est trop terre à terre pour qu'il puisse s'intéresser à la lutte du Bien et du Mal, fixe le feu et se réchauffe) Alors, vas-tu rester longtemps à fixer ce feu en chien de faïence? Quelles nouvelles as-tu pour moi?

CHRISTY, enlevant son chapeau et son châle, et allant vers le port-manteau ~~à la patère~~ ^{patère} pour les y suspendre : Le pasteur ^{va} t'apporter les nouvelles. Il sera là bientôt.

MRS DUDGEON : Pour m'apporter quelles nouvelles?

CHRISTY, qui se dresse sur la pointe des pieds pour suspendre son chapeau, habitude qu'il garde de l'enfance et bien qu'il soit assez grand pour atteindre la patère, répond avec une placidité que l'on peut qualifier d'insensible si l'on considère la nature de ce qu'il annonce : Papa aussi est mort.

MRS DUDGEON, saisie de stupeur : Ton père!

CHRISTY, d'un ton maussade, en revenant vers le feu pour continuer de se réchauffer, et prêtant une attention bien plus grande au feu qu'à sa mère : Ecoute, c'est pas ma faute. Quand nous sommes arrivés à Nevinstown, nous l'avons trouvé au lit et

malade. Au début il ne nous a pas reconnus. Le pasteur a veillé près de lui et m'a envoyé promener. Il est mort pendant la nuit.

MRS DUDGEON, qui fond en un sanglot sans larmes : Là vraiment je trouve que c'est dur pour moi..très dur pour moi. Son frère, qui toute sa vie a été notre déshonneur, se fait pendre en public sur la potence comme un rebelle; et ton père, au lieu de rester chez lui, là où était son devoir, auprès de sa famille, part courir après lui et meurt, en me laissant tout sur le dos. Après m'avoir envoyé cette fille pour que je m'en occupe, en plus! (Elle rabat avec colère son chapeau sur sa nuque.) C'est un péché, voilà ce que c'est: un péché pur et simple.

CHRISTY, après un moment de silence, avec une bonne humeur lourde et bovine : Je crois qu'on va avoir une belle matinée, tout compte fait.

MRS DUDGEON, l'invectivant ; Une belle matinée! Et ton père qui vient de mourir! Tu n'as donc pas de coeur, mon garçon?

CHRISTY, buté : Et alors? Je ne voulais rien dire de mal. On peut faire une remarque à propos du temps, même si votre père est mort, non?

MRS DUDGEON, amère : Ah je peux dire que mes enfants me sont d'un grand réconfort! Un fils idiot et l'autre un pécheur endurci qui a ~~quitté~~ abandonné la maison paternelle pour aller vivre avec des ^{contabanchiers} ~~bohémien~~, des bohémiens, des gredins, la lie de l'humanité!

Quelqu'un frappe à la porte.

CHRISTY, sans bouger : C'est le pasteur.

MRS DUDGEON, d'une voix cassante : Eh bien, tu ne fais pas entrer Mr Anderson?

CHRISTY, penaud, va vers la porte. Mrs Dudgeon enfouit son visage dans ses mains, car il est de son devoir de veuve d'être submergée par ~~le~~ le chagrin. Christy ouvre la porte et fait entrer le pasteur, Anthony Anderson, ecclésiastique presbytérien cordial, ouvert et fin, d'une cinquantaine d'années, et qui a dans son maintien quelque chose de l'autorité dont jouit sa profession. Cet aspect d'autorité au demeurant lui vient du fond des siècles, et se trouve adouci par des manières conciliantes, empreintes de sensibilité et qui sont loin par leur mondanité d'évoquer un autre monde vers lequel il ne ferait que passer. C'est aussi un homme vigoureux, plein de santé, avec

appréhension évidente:) Timothy l'a vu?

ANDERSON : Oui.

MRS DUDGEON, retenant sa respiration : Alors?

ANDERSON : Il l'a seulement aperçu dans la foule: ils ne se sont pas parlé. (Mrs Dudgeon, fortement soulagée, exhale la respiration qu'elle refoulait, et reprend ses aises dans son fauteuil.) Votre mari était profondément ému et impressionné par la mort atroce de son frère. (Mrs Dudgeon ricane. Anderson change de ton pour lui demander avec une certaine indignation:) Quoi, n'était-ce pas tout naturel, Mrs Dudgeon? C'est à ce moment-là qu'il s'est radouci envers son fils prodigue. Il ^{l'}réclamé qu'on lui amène Richard.

MRS DUDGEON, alarmée de nouveau : Il a réclamé Richard!

ANDERSON : Cui, mais Richard ^{n'a pas voulu} ~~ne voulait pas~~ venir. Il a envoyé un ^{lettre} ~~message~~ à son père; mais je suis désolé d'avoir à dire que c'était une lettre méchante..une lettre atroce.

MRS DUDGEON : C'est à dire?

ANDERSON : Il écrivait qu'il prendrait fait et cause pour son ^{oncle} ~~oncle~~ le voyou, et contre ses ^{braves} ~~braves~~ parents, dans ce monde et le prochain.

MRS DUDGEON, implacable : Il sera châtié pour ça. Il sera châtié pour ça..dans ce monde et dans l'autre.

ANDERSON : Cela ne ^{est nos ceur nos mains} ~~vous appartient pas~~, Mrs Dudgeon.

MRS DUDGEON : Ai-je dit ^{que ça s'est fait} ~~le contraire~~, Mr Anderson? On nous raconte que les méchants seront punis. Pourquoi devrions-nous faire notre devoir et suivre la loi de Dieu s'il n'est fait aucune différence entre nous et ceux qui se guident sur ~~leurs~~ ce qui leur plait et ce qui ne leur plait pas, ceux qui font de nous et de la parole de leur Créateur des sujets de plaisanterie?

ANDERSON : En tout cas, le père terrestre de Richard lui a fait miséricorde; et son ~~jug~~ juge céleste est notre père à tous.

MRS DUDGEON, perdant le contrôle d'elle-même: Le père terrestre de Richard était un simple d'esprit..

ANDERSON, choqué : Oh!

MRS DUDGEON, avec un soupçon de honte : Je veux dire..je suis la mère de Richard. Si moi je suis contre lui, qui a le droit d'être pour lui? (Essayant de se le concilier) Vous ne voulez pas vous esseoier, Mr Anderson? J'aurais dû vous en prier plus tôt; mais je suis tellement bouleversée.

ANDERSON : Merci. (Il prend une chaise près de l'âtre et la place de façon à être confortablement installé près du feu. Une fois assis, il ajoute, du ton d'un homme conscient d'~~XXXX~~ aborder un sujet délicat:) Christy vous a parlé du nouveau testament?

MRS DUDGEON, que toutes ses craintes regagnent : Un nouveau testament! Timothy aurait..?(Elle s'interrompt, haletante, incapable d'achever sa question.)

ANDERSON : Oui. A ses derniers moments, il a changé d'avis.

MRS DUDGEON, blanche d'une rage intense : Et vous l'avez laissé me dépouiller?

ANDERSON : Je n'avais pas le pouvoir de l'empêcher de donner ce qui était son bien à son propre fils.

MRS DUDGEON : Il n'avait rien à lui. Son argent, c'était l'argent que j'avais apporté en dot à mon mariage. C'était à moi de disposer de mon propre argent et de mon propre fils. Il n'aurait pas osé faire ça, si j'avais été avec lui; et il le savait parfaitement. Voilà pourquoi il s'est enfui comme un voleur pour profiter de la loi et pour me dépouiller en faisant un nouveau testament derrière mon dos. C'est d'autant plus scandaleux de votre part, Mr Anderson -vous, un ministre de l'Evangile- de vous être fait le complice d'un tel crime.

ANDERSON, se levant : Je ne veux pas m'offenser de ce que vous me dites dans la première amertume de votre douleur.

MRS DUDGEON, avec mépris : Douleur!

ANDERSON : Soit. De votre déception, si c'est le mot que votre coeur ose trouver le plus juste.

MRS DUDGEON : Mon coeur! Mon coeur! Et depuis quand, je vous prie, vous êtes-vous mis à citer notre coeur comme un guide en qui nous pourrions avoir confiance?

ANDERSON, un peu comme s'il était pris en faute : Je..hum..

MRS DUDGEON, violemment : Ne mentez pas, Mr Anderson. On nous dit que le coeur de l'homme est trompeur plus que toute autre chose, et désespérément pervers. Mon coeur appartenait, non pas à Timothy, mais à ce pauvre malheureux, à ce frère qu'il avait et qui vient de finir ses jours une corde autour du cou.. à Peter Dudgeon, parfaitement. Vous le savez: le vieux Eli Hawkins, l'homme à qui vous avez succédé en chaire, quoique vous ne soyez pas digne de lui lacer les souliers, vous l'a dit ~~XXXX~~ quand il vous a remis la charge de nos âmes. Il ~~me~~ ^{me} ~~prévenait~~ ^{prévenait} et

me fortifia contre mon coeur, et me fit épouser un homme craignant Dieu..enfin c'est ce qu'il croyait. Qu'est ce qui a fait de moi la femme que je suis si ce n'est cette discipline? Et c'est vous, vous qui vous êtes guidé sur votre coeur pour vous marier, qui venez me parler de ce que je trouve au fond de mon coeur! Rentrez chez vous près de votre jolie femme, mon ami; et laissez-moi à mes prières. (Elle se détourne de lui et appuie ses coudes sur la table, remâchant ses griefs et ne lui prêtant plus aucune attention.)

ANDERSON, passablement désireux de s'esquiver : Que je vienne m'interposer entre vous et la source de tout réconfort! Le Seigneur me l'interdise!

MRS DUDGEON : Le Seigneur saura bien quoi interdire et quoi permettre, et cela sans votre aide.

ANDERSON : Et qui pardonner, j'espère..Eli Hawkins et moi-même, s'il nous est jamais arrivé de prêcher à l'encontre de Sa loi. (Il boutonne son manteau, il est maintenant prêt à partir.) Encore un mot..sur une formalité obligatoire, Mrs Dudgeon. Il faut procéder à la lecture du testament; et Richard a le droit d'y assister. Il est en ville; mais il a la délicatesse de dire qu'il ne désire pas s'imposer.

MRS DUDGEON : Le Seigneur saura bien quoi interdire et quoi permettre, et cela sans votre aide.

ANDERSON : Et qui pardonner, j'espère..Eli Hawkins et moi-même, s'il nous est jamais arrivé de prêcher à l'encontre de Sa loi. (Il boutonne son manteau, il est maintenant prêt à partir.) Encore un mot..sur une formalité obligatoire, Mrs Dudgeon. Il faut procéder à la lecture du testament; et Richard a le droit d'y assister. Il est en ville; mais il a la délicatesse de dire qu'il ne désire pas s'imposer.

MRS DUDGEON : Qu'il vienne! Est-ce qu'il s'imagine que nous allons quitter la maison de son père pour lui faire plaisir? Qu'ils viennent, tous! Qu'ils viennent, vite! Et vite, qu'ils s'en aillent! Ils ne pourront pas prendre prétexte du testament pour se soustraire à une demi-journée de travail. Je serai prête, soyez sans crainte.

ANDERSON, revenant un ou deux pas en arrière : Mrs Dudgeon. J'avais autrefois quelque influence sur vous. Quand l'ai-je perdue?

MRS DUDGEON, toujours sans se tourner vers lui : Quand vous avez fait un mariage d'amour. Vous voilà renseigné.

ANDERSON : Oui, me voilà renseigné. (Il sort, pensif.)

MRS DUDGEON, à elle-même, en pensant à son mari : Voleur! Voleur! (Elle se secoue avec colère et quitte sa chaise; rejette

de sa tête son châte; et commence de s'activer pour préparer la pièce en vue de la lecture du testament, et d'abord replace la chaise d'Anderson contre le mur, et repousse la sienne contre la fenêtre. Puis elle appelle, de sa manière dure, autoritaire et emportée :) Christy! (Pas de réponse: il dort profondément.) Christy! (Elle le secoue brutalement.) Lève-toi de là. Tu n'as pas honte! Tu dors, alors que ton père est mort! (Elle revient à la table, pose la chandelle sur le dessus de la cheminée, et sort du tiroir de la table une napp^{te} qu'elle étend.)

CHRISTY, se levant à contre-cœur : Et alobb, tu voudrais qu'on ne ferme plus un œil jusqu'à la fin du deuil?

MRS DUDGEON : Je n'ai que faire de tes jérémiades. Viens ici. Aide-moi à installer la table. (Ils placent la table au milieu de la pièce, le côté de Christy en direction de la cheminée, celui de Mrs Dudgeon en direction du canapé. Dès qu'il le peut, Christy s'esquive et va près du feu, laissant sa mère s'occuper de donner à la table sa position définitive.) Le pasteur va revenir ici en nous ramenant le notaire et toute la famille pour la lecture du testament, que tu seras encore en train de te faire rôtir. Va réveiller cette fille; et puis allume le poêle dans le hangar: il n'est pas question que vous preniez votre petit déjeuner dans cette pièce. Et n'oublie pas de te laver, et fais-toi présentable pour recevoir les gens. (Elle ponctue ses ordres en ~~se~~ allant au buffet; en l'ouvrant; en sortant une carafe de vin, qui de toute évidence est restée dans le buffet sans qu'on y touche depuis la dernière occasion qu'a eue la famille de se réunir; et quelques verres qu'elle ^{verse} ~~met~~ sur la table. Ainsi que deux assiettes de faïence verte, sur l'une desquelles elle met un gâteau aux raisins et un couteau. Tandis

~~qu'elle se penche sur le buffet et qu'elle en retire un ou deux, compte le reste..)~~
qu'au-dessus de l'autre elle secoue une boîte et en fait sortir quelques biscuits; ~~et~~ elle en retire un ou deux, compte le reste..) Ecoute-moi bien. Il y a là dix biscuits. Tâche qu'il y en ait encore dix quand je reviendrai après m'être habillée. Et ~~quant aux raisins de ce gâteau, bas les pattes!~~ Et répète-le à Essie. Crois-tu que je puisse compter sur toi pour apporter ici les oiseaux empaillés sans casser la glace de leur vitrine? (Elle remet la boîte dans le buffet, ferme à clef celui-ci, et rempoche soigneusement la clef.)

CHRISTY, qui s'attarde près du feu : ~~Voilà~~ Tu au-

rais mieux fait, à la place, de mettre l'encrier, pour le notaire.

MRS DUDGEON : Je ne te demande pas ton avis, mon garçon. Va faire ce que je t'ai dit. (Christy, de mauvaise grâce, obéit et quitte la cheminée) Attends! Avant de partir, enlève ce volet, qu'on ait ^{de la lumière} de la lumière. Tu n'espères tout de même pas que je vais faire tout le travail pénible dans cette maison, et laisser un grand butor comme toi flemmarder dans mes jambes.

Christy enlève la barre de la fenêtre de ses crampons et la met de côté; puis il ouvre le volet, et l'on peut voir le petit matin gris. Mrs Dudgeon prend le bougeoir sur le manteau de la cheminée; souffle la chandelle, et, de ses doigts qu'elle lèche à cette fin, éteint le lumignon; et repose le bougeoir sur la corniche

CHRISTY, qui regarde par la fenêtre : Voilà la femme du pasteur.

MRS DUDGEON, contrariée : Quoi! Elle vient ici?

CHRISTY : Oui.

MRS DUDGEON : Qu'est ce qu'elle veut, pour venir me déranger à cette heure-ci, avant que je sois convenablement habillée pour recevoir les gens?

CHRISTY : Tu ferais mieux de le demander à elle.

MRS DUDGEON, d'un ton menaçant : Tu ferais mieux de rester poli. (Il va en grognant vers la porte. Elle le suit en l'accablant d'instructions.) Dis à cette fille de venir me trouver dès qu'elle aura pris son petit-déjeuner. Et dis-lui ~~de s'arranger~~ ~~de s'arranger~~ de s'arranger de façon à être présentable. (Christy sort et lui cleque la porte au nez.) En voilà des manières! (On frappe à la porte d'entrée; elle se retourne et crie sans la moindre hospitalité:) Entrez. (Entre Judith Anderson, la femme du pasteur. Judith est d'au moins vingt ans plus jeune que son mari, et pourtant, du point de vue de la vitalité, elle ne sera jamais aussi jeune que lui. Elle est ^{charmante} ~~bonne~~, convenable, comme il faut, et s'est trouvée l'objet de tant d'admiration et de cajolerie qu'elle a acquis une opinion d'elle-même suffisamment favorable pour lui donner une confiance en elle qui lui tient lieu de force. Elle s'habille avec un goût charmant, et son visage présente les traits charmants d'un caractère sentimental modéré par les rêves. Même la légère comolaisance qu'elle a pour elle-même est charmante, comme la vanité d'un enfant. Elle paraîtra plutôt pathétique à quiconque observe avec sympathie les êtres humains parce qu'il sait quel rude endroit est le monde.

L'impression d'ensemble est qu'Anderson aurait pu faire un plus mauvais choix, et qu'elle, du fait de son besoin de protection, n'aurait pu en faire de meilleur.) Oh! c'est donc vous, Mrs Anderson?

JUDITH, avec une grande politesse, condescendance presque : Oui. Puis-je faire quelque chose pour vous, Mrs Dudgeon? Puis-je vous aider à faire que la maison soit prête avant que tout le monde n'arrive pour la lecture du testament?

MRS DUDGEON, avec raideur : Je vous remercie, Mrs Anderson, ma maison est toujours prête pour recevoir n'importe qui.

,MRS ANDERSON, avec une suffisance aimable : Oui, c'est vrai, elle l'est. Peut-être préférez-vous que je ne vous importune pas précisément en ce moment.

MRS DUDGEON : Oh, un^e de plus ou de moins, ce matin ça n'a aucune importance, Mrs Anderson. Puisque vous êtes là, autant que vous restiez. Cela ne vous ferait rien de fermer la porte? (Judith sourit, ^{façon} ~~à~~ de dire "Où avais-je la tête!", et ferme la porte en se donnant l'air, et c'est exaspérant, de faire là quelque chose de chic et de charmant.) Voilà qui est mieux. Il faut que j'aille m'arranger un peu. Vous ne voyez pas d'inconvénient, je suppose, à rester ici pour recevoir ceux qui ~~viendront~~ arriveront, jusqu'à ce que je sois prête?

JUDITH, lui donnant son accord avec bienveillance : Mais non, bien sûr. Laissez-moi faire, Mrs Dudgeon; et prenez votre temps. (Elle pend son manteau et son bonnet à la patère.)

MRS DUDGEON, ricanant à moitié ; Je me doutais que ce serait davantage dans vos cordes que de faire le ménage. (Entre Essie.) Ah te voilà! (sévère) Approche un peu que je te regarde. (Essie va vers elle avec timidité. Mrs Dudgeon la saisit brutalement par le bras, et la fait tourner pour examiner les résultats auxquels Essie a abouti dans sa tentative de se nettoyer et de s'arranger..résultats qui révèlent peu de pratique et moins encore de conviction.) Mm! C'est ce que tu appelles te coiffer convenablement, je suppose. Il n'est pas sorcier de voir qui tu es et comment on t'a élevée. (Elle rejette son bras et poursuit, péremptoire:) A présent, tu vas m'écouter et faire comme je te dis. Tu vas t'asseoir là, dans le coin, près du feu; et quand les invités arriveront, ne t'avise pas d'ouvrir la bouche tant qu'on ne t'a pas adressé la parole. (Essie se glisse furtivement vers la cheminée.) Il vaut mieux que la fa-

mille de ton père te voie et sache que tu es là: ils ne sont pas moins tenus que moi de t'empêcher de mourir de faim. En tout cas ils pourraient aider. Mais que je ne te prenne pas à jacasser et à être sans-gêne avec eux comme si tu étais leur égale! Tu entends?

ESSIE : Oui.

MRS DUDGEON : Bon, alors fais comme je t'ai dit. (Essie, lamentable, s'assoit sur le coin de la galerie du foyer le ~~xx~~ plus éloigné de la porte) Ne faites pas attention à elle, Mrs Anderson: vous savez qui elle est et ce qu'elle est. Si elle vous cause le moindre ennui, vous n'avez qu'à me le dire; et je réglerai mes comptes avec elle. (Mrs Dudgeon entre dans la chambre à coucher, et ferme la porte avec brusquerie ~~xxxxxxx~~ derrière elle comme si même cela relevait de l'idée qu'elle se fait de "remplir son devoir sans se soucier du reste".)

JUDITH, à Essie, d'un ton protecteur, tout en disposant le gâteau et le vin sur la table d'une façon plus recherchée: Il ne faut pas vous en faire si votre tante est sévère avec vous. C'est une femme d'une grande bonté, et qui ne veut que votre bien.

ESSIE, avec une détresse apathique : Oui.

JUDITH, qui en veut à Essie de n'être pas déjà, malgré ~~xxxxxxxxxxx~~ la gentille condescendance de sa remarque, consolée amendée et reconnaissante: J'espère que vous n'allez pas vous ~~xx~~ mettre à être maussade, Essie.

ESSIE : Non.

JUDITH : Bonne fille! (Elle place deux chaises devant la table, dossiers tournés vers la fenêtre, avec le sentiment fort plaisant d'être une maîtresse de maison plus attentionnée que Mrs Dudgeon.) Connaissez-vous un peu la famille de votre père?

ESSIE : Non. Ils ne voulaient rien ~~xx~~ avoir à faire avec lui: ils avaient trop de religion. Papa ~~parlait~~ souvent de Dick Dudgeon; mais je ne l'ai jamais vu.

JUDITH, choquée et le soulignant : Dick Dudgeon! Essie.. ^{Voulez-vous} ~~Voulez-vous~~ ^{veux-tu} devenir une jeune fille vraiment convenable, et ^{Voulez-vous} ~~veux-tu~~ pleine de gratitude, ^{veux-tu} par une bonne conduite assidue, vous faire ici votre place?

ESSIE, vraiment sans enthousiasme : Oui.

JUDITH : Alors, vous ne devez jamais mentionner le nom de Richard Dudgeon..ni même penser à lui jamais.C'est un méchant

homme.

ESSIE : Qu'est ce qu'il a fait?

JUDITH : Vous ne devez pas poser de questions à son sujet, Essie. Vous êtes trop jeune pour savoir ce que c'est qu'être un méchant homme. Mais c'est un contrebandier; et il vit avec des bohemiens; et il n'a pas d'affection pour sa mère ni pour sa famille; et, le dimanche, il se bagarre et il joue aux cartes au lieu d'aller à l'église. Evitez-le toujours, si vous le pouvez, Essie; efforcez-vous de ne pas vous laisser souiller, vous comme ~~XXXXXXXXXX~~ toutes les autres femmes, par le contact d'hommes tels que lui.

ESSIE : Oui.

JUDITH, de nouveau agacée : J'ai bien peur que vous ne disiez Oui et Non sans le penser très profondément.

ESSIE : Oui. Enfin, je veux dire..

JUDITH, sévère : Que voulez-vous dire?

ESSIE, au bord des larmes : Seulement que..mon père était un contrebandier; et.. (On frappe à la porte.)

JUDITH : Ils commencent à arriver. Rappelez-vous bien les instructions de votre tante, Essie; soyez une bonne fille. (Christy revient avec les oiseaux empaillés dans leur vitrine, et un encrier qu'il met sur la table.) Bonjour, Mr Dudgeon. Voulez-vous ouvrir la porte, je vous prie; ^{ils sont} les gens sont arrivés.

CHRISTY : Bonjour. (Il ouvre la porte d'entrée.)

A cet instant de la matinée, il fait relativement jour et chaud, d'ailleurs Anderson, qui entre le premier, a laissé chez lui son manteau. Il est accompagné du notaire Hawkins, homme d'âge moyen, alerte, et qui, avec ses guêtres brunes de cavalier et ses culottes jaunes, a autant l'air d'un hobereau que d'un avoué. Représentants de professions libérales, Anderson et lui ont la préséance. Derrière eux, entre la famille, conduite par ^{l'oncle} le plus âgé, William Dudgeon, grand, informe, la nez en truffe, et qui à table, de toute évidence, ne pratique pas l'ascétisme. Ses vêtements ne sont pas les vêtements, ni son inquiète épouse l'épouse, d'un homme prospère. Son cadet, Titus Dudgeon, a tout d'un petit terrier nerveux, et il est pourvu d'une femme immense et visiblement fière d'avoir de l'argent, car tous deux sont exempts des soucis du ménage William.

Hawkins gagne immédiatement la table d'un pas alerte et prend la chaise la plus proche du canapé, Christy ayant laissé là

l'encrier. Il pose son chapeau à côté de lui sur le parquet, et sort le testament. Oncle William va vers la cheminée et se tient sur le foyer à réchauffer les queues de son manteau, ^{abandonnant} ~~laisant~~ près de la porte Mrs William qui est toute perdue. Oncle Titus, qui est le ~~galant~~ ^{galant} homme de la famille, vient à son aide en lui offrant le bras qu'il a de libre et en l'amenant au canapé, et s'assoit, bien au chaud entre sa femme et celle de son frère. Anderson accroche son chapeau et attend de pouvoir dire un mot à Judith.

JUDITH : Elle sera là dans un instant. Demande-leur d'attendre. (Elle frappe doucement à la porte de la chambre à coucher. Recevant une réponse de l'intérieur, elle ouvre et rentre.)

ANDERSON, prenant place à la table à l'extrémité opposée de Hawkins : Notre pauvre soeur que le malheur vient d'affliger sera avec nous dans un instant. Sommes-nous tous là?

CHRISTY, de la porte d'entrée, qu'il vient juste de fermer : Tous sauf Dick.

L'insouciance avec laquelle Christy prononce le nom du réprouvé heurte le sens moral de la famille. Oncle William secoue la tête lentement et à plusieurs reprises. Mrs Titus retient convulsivement sa respiration par le nez. Son mari prend la parole.

ONCLE TITUS : Eh bien, j'espère qu'il aura la délicatesse de ne pas venir. Je l'espère bien.

Tous les Dudgeon ont un murmure d'assentiment, sauf Christy, qui va à la fenêtre et s'y poste, regardant au dehors. Hawkins sourit dans sa barbe, comme s'il savait quelque chose qui les ferait changer de ton s'ils le savaient aussi. Anderson est mal à l'aise : le goût des assemblées familiales solennelles, ^{et} spécialement des réunions funèbres, n'est pas dans sa nature. Judith reparait à la porte de la chambre.

JUDITH, avec une solennité empreinte de douceur : Mes amis Mrs Dudgeon. (Elle prend la chaise près de la cheminée, et l'installe pour Mrs Dudgeon, qui sort de la chambre à coucher vêtue de noir, un mouchoir propre sur les yeux. Tous se lèvent, sauf Essie. Mrs Titus et Mrs William sortent également des mouchoirs propres et sanglotent. C'est un moment touchant.)

ONCLE WILLIAM : Serait-il pour vous, ma soeur, de quelque réconfort que nous adressions une prière au Seigneur?

ONCLE TITUS : Ou que nous chantions un hymne?

ANDERSON, avec une certaine hâte : J'étais ce matin déjà auprès de notre soeur. Du fond de notre coeur, nous demandons au Seigneur sa bénédiction.

TOMS, sauf Essie : Amen.

Tous s'asseoient, sauf Judith, qui reste debout derrière la chaise de Mrs Dudgeon.

JUDITH, à Essie : Essie..avez-vous dit Amen?

ESSIE, craintivement : Non.

JUDITH : Eh bien dites-le, comme une bonne fille.

ESSIE : Amen.

ONCLE WILLIAM, d'un ton encourageant : C'est bien, c'est très bien. Nous savons qui tu es; malgré tout, nous avons l'intention d'être gentils avec toi si tu es une bonne fille et que tu t'en montres digne. Nous sommes tous égaux devant le trône de Dieu.

Ce sentiment républicain ne plait pas aux femmes, convaincues qu'elles sont que le trône de Dieu est précisément l'endroit où leur supériorité, souvent contestée en ce monde, sera reconnue et récompensée.

CHRISTY, à la fenêtre : Voilà Dick.

Anderson et Hawkins lancent à la ronde un regard amical. Essie, lève des yeux dont la détresse est traversée d'une lueur d'intérêt. Christy a un sourire narquois et, bouche bée, guette la porte d'entrée. Les autres sont pétrifiés parce qu'ils ressentent intensément que leur Vertu est menacée d'outrage par l'approche du Vice dans toute son arrogance. Le réprouvé ~~surfait~~ fait son apparition sur le seuil, et le soleil matinal ajoute encore ~~à sa beauté~~ au charme qu'on lui reconnaît. Il est sans conteste le plus beau des membres de la famille; mais son ~~express~~ ^{expression} est sardonique et insouciant, son attitude provocante et ironique, ~~sa~~ tenue pittoresquement négligée. Cependant, son ~~front~~ front et sa bouche ~~trahissent~~ trahissent une fermeté hors du commun; et ses yeux sont les yeux d'un fanatique.

RICHARD, sur le pas de la porte, enlevant son chapeau : Mesdames, messieurs..votre serviteur, votre très humble serviteur.

~~(Tout en lançant à toute la compagnie cette insulte, il jette son chapeau vers Christy avec tant de soudaineté que Christy, tel un gardien de but distrait, doit faire un bond; puis il s'avance au milieu de la pièce, et, là, tourne en rond en dévisa-~~

geant délibérément les uns et les autres.) Comme vous avez l'air heureux! Comme vous avez l'air content de me voir! (Il se tourne vers la chaise occupée par Mrs Dudgeon, et ses lèvres se retroussent horriblement sur ses canines quand il croise le regard de haine non déguisée que sa mère lui adresse) Alors, maman? on sauve la face comme d'habitude? C'est bien, c'est très bien. (Judith, ostensiblement, pour ne plus être près de lui, gagne l'autre côté de la cuisine, en serrant instinctivement ses jupes, comme pour les protéger d'une contamination. Oncle Titus s'empresse de lui témoigner son approbation pour ce qu'elle vient de faire en se levant du canapé et en approchant pour elle une chaise.) Eh bien Oncle William! Je ne t'avais pas vu depuis que tu as renoncé à boire. (Le pauvre Oncle William, honteux, voudrait protester, mais Richard lui frappe cordialement l'épaule et ajoute:) Tu y as renoncé, non? (le libérant d'une poussée enjouée) Bien sûr que tu as renoncé. Tu as bien fait d'ailleurs: tu dépassais la mesure. (Il se détourne d'Oncle William, et lâche pour le canapé:) et maintenant, où est-il cet honnête maquignon, l'Oncle Titus? Oncle Titus, approchez donc. (Il le découvre en train de tenir la chaise pendant que Judith s'assoit.) On s'occupe des dames, comme d'habitude!

ONCLE TITUS, avec indignation : Monsieur, vous devriez avoir honte..

RICHARD, le coupant et lui serrant la main d'autorité : J'ai honte; j'ai honte, mais je suis fier de mon oncle..fier de tous mes parents..(il promène de nouveau son regard sur eux) qui pourrait les contempler et ne pas ^{se sentir fier et rempli de joie?} éprouver de fierté et de joie? (Oncle Titus, mis en déroute, reprend sa place sur le canapé. Richard se tourne vers la table.) Ah! Mr Anderson! Toujours à vos bonnes oeuvres! Toujours à les surveiller, vos moutons! Gardez-les sur le droit chemin, pasteur, gardez-les sur le droit chemin! Allons! (d'un bond il s'assoit sur la table et brandit la carafe.) Trinquez avec moi, pasteur, en souvenir du bon vieux temps!

ANDERSON : Vous savez, j e pense, Mr Dudgeon, que je ne bois pas avant le déjeuner.

RICHARD : Un jour ou l'autre, vous vous y mettrez, pasteur; Oncle William, lui, buvait avant le petit déjeuner. Allons: ça donnera de l'onction à vos sermons. (Il renifle le vin et fait la grimace.) Mais ne commencez pas par le sherry que ma mère réserve à ses invités. J'en ai chipé quand j'avais six ans; et depuis je suis un homme sobre. (Il repose la carafe et change de sujet.) Ainsi j'apprends que vous êtes marié, pasteur,

et que votre femme est pourvue de tant d'appâts que c'en est sacrilège.

ANDERSON, avec calme, montrant Judith : Monsieur, vous êtes en présence de ma femme. (Judith se lève et, une fois debout, conserve une correction glaciale.)

RICHARD, s'empressant de se laisser glisser de la table, par une courtoisie que lui souffle l'instinct: Votre serviteur, Madame: soit dit sans offense. (Il la regarde d'un air sérieux) Vous méritez votre réputation; mais je suis navré de voir d'après votre expression que vous êtes une honnête femme. (Elle est visiblement choquée, et se rasseoit au milieu du murmure de sympathie indignée de ses voisins. Anderson, parce qu'il est assez raisonnable pour comprendre que ces démonstrations ne peuvent avoir d'autre effet que d'encourager un homme qui cherche délibérément à les provoquer, reste d'une parfaite bonne humeur) Tout de même, monsieur le pasteur, j'ai maintenant plus d'estime pour vous que je n'en avais. A propos, j'ai entendu dire, ou je me trompe?, que feu notre oncle, le regretté Peter, quoiqu'il ne fût pas marié, était père?

ONCLE TITUS : Il avait seulement une ~~enfant~~ ^{enfant} illégitime, monsieur.

RICHARD : Seulement une! Il trouve que c'est une peccadille, seulement une! J'en rougis pour vous, Oncle Titus.

ANDERSON : Mr Dudgeon, vous êtes en présence de votre mère et de sa douleur.

RICHARD : Cela me touche profondément, Monsieur le Pasteur. Au fait, qu'est ce qu'elle ^{il} est devenue, ~~la fille~~ ^{l'enfant} illégitime?

ANDERSON, désignant Essie : ^{voilà} La, monsieur, qui vous écoute.

RICHARD, bouleversé au point d'être sincère : Quoi! Et pourquoi diable ne me l'avez vous pas dit plus tôt? Les enfants ~~souffrent~~ ^{sont assez malheureux} suffisamment dans cette maison sans que.. (Pris de remords, il se précipité vers Essie.) Ecoute, petite pousine! Ne fais pas attention à ce que j'ai dit: je n'avais pas l'intention de te blesser, toi. (Elle lève sur lui des yeux emplis de gratitude. Son visage barbouillé de larmes émeut violemment Richard; et il éclate, ivre de colère:) Qui l'a fait pleurer? Qui l'a maltraitée? Nom de Dieu..

MRS DUDGEON, se dressant et l'affrontant : Silence, blasphemateur! Je n'en supporterai pas davantage. Sors de ma maison!

RICHARD : Comment sais-tu que c'est ta maison? Le testa-

ment n'a pas encore été ouvert; (Ils se regardent pendant un moment avec une haine intense; puis elle s'affaisse, matée, sur sa chaise. Richard, avec insolence, passe devant Anderson pour aller ^à la fenêtre, où il prend la chaise pourvue de barreaux.) Mesdames et messieurs, en tant que fils aîné de mon défunt père, et que chef ^{de famille} ~~de ce logis~~, je vous souhaite la bienvenue. Avec votre permission, Pasteur Anderson; avec votre permission, Maître Hawkins. La place d'honneur ^(au chef de famille)! (Il place la chaise devant la table entre le pasteur et l'homme de loi; s'assoit entre eux; et s'adresse à l'assemblée à la façon d'un président de séance). L'occasion qui nous réunit est d'une grande tristesse : la mort d'un père! la pendaison, ^(qui n'est que trop certaine) ~~d'un oncle, qui n'est que trop certaine~~, et sa probable damnation. (L'air affligé, il secoue la tête. La famille ^{se glace} ~~XXXXXXXX~~ d'horreur.) Très bien! Tirez vos figures les plus longues (soudain sa voix s'adoucit et devient grave quand son regard se porte sur Essie) mais que du moins l'espoir existe dans les yeux de l'enfant! (avec vivacité:) Allons-y, Maître Hawkins, aux affaires, aux affaires! Venez-en au testament, mon vieux.

ONCLE TITUS : Ne vous laissez pas donner d'ordres, Mr Hawkins, ne vous laissez pas bousculer.

HAWKINS, avec une grande politesse et sans aucune réticence : Mr Dudgeon n'y mettait pas malice, j'en suis certain. Je ne veux pas vous faire attendre une seconde de plus, Mr Dudgeon. Le temps de ^{mettre} ~~XXXXXX~~ mes lunettes.. (Il farfouille dans ses poches à leur recherche. Les Dudgeon se regardent, inquiets.)

RICHARD : Aha! Ils remarquent votre urbanité, Mr Hawkins. Ils s'attendent au pire. Un verre de vin pour vous éclaircir la voix avant de commencer! (Il lui verse un verre et le lui tend; puis s'en verse un.)

HAWKINS : Merci, Mr Dudgeon. A votre bonne santé, monsieur.

RICHARD : A la vôtre, monsieur. (Le verre à mi-chemin de ses lèvres, il s'interrompt, jette un coup d'oeil méfiant sur le vin, et ajoute, avec une véhémence singulière :) Quelqu'un veut-il me rendre le service de m'amener un verre d'eau? Essie, qui depuis tout à l'heure est suspendue à ses lèvres, à ses gestes, se lève furtivement et se glisse ^{à l'écart} ~~au dehors~~ derrière Mrs Dudgeon par la porte de la chambre à coucher, revenant aussitôt avec une cruche, et sort ~~est~~ de la maison ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ en faisant le moins de bruit ~~XXXXXXXXXXXX~~ possible.

61/62

HAWKINS : Le testament n'est pas exactement rédigé dans la ^{phraséologie} terminologie légale appropriée.

RICHARD : Non. Mon père est mort sans les secours de la loi.

HAWKINS : Tout juste, Mr Dudgeon, tout juste. (s'apprêtant à lire:) Etes-vous prêt, Monsieur?

RICHARD : Mais oui, prêt. Puissent les bienfaits que nous allons recevoir nous emplir d'une sincère gratitude envers Notre Seigneur. Allez-y.

HAWKINS, lisant : "Ceci constitue mes dernières volontés, le dernier testament fait par moi, Timothy Dudgeon sur mon lit de mort à Nevinstown sur la route de Springtown à Websterbridge ce vingt-quatrième jour de septembre mil sept cent soixante dix sept. Par le présent je révoque tous autres testaments faits par moi précédemment, et je déclare que je suis sain d'esprit et que ~~je~~ ^{je} sais parfaitement ce que je fais et que ceci constitue ma ~~volonté véritable~~ ^{volonté véritable} ~~correspondant~~ ^{testament, à la fois en regard} à mes désirs et à mes attachements personnels."

RICHARD, lançant un coup d'oeil à sa mère : Aha!

HAWKINS, hochant la tête : Phraséologie défectueuse, monsieur, phraséologie incorrecte. "Je donne ~~et~~ lègue cent livres au plus jeune de mes fils, Christopher Dudgeon, cinquante ^{livres} devant lui être versées le jour de son mariage avec Sarah Wilkins si elle veut de lui, et dix livres à la naissance de chacun de ses enfants jusqu'au nombre de cinq."

RICHARD : Et si elle ne veut pas de lui?

^{CHRISTY} HAWKINS : Elle voudra si j'ai cinquante livres.

RICHARD : Bravo, petit frère. Continuez.

HAWKINS : "Je donne et lègue à ma femme Annie Dudgeon, née Annie Primrose.." -comme vous le voyez, il ne connaissait pas la loi, Mr Dudgeon : votre mère n'est pas "née Annie", elle a été "baptisée Annie"-.."..une rente viagère de cinquante deux livres par an (Mrs Dudgeon, tous les yeux sur elle, se tient convulsivement raide) qui devront lui être ~~versées~~ ^{versées} sur l'intérêt de son ~~propre~~ ^{l'argent qui est à elle} argent.." -en voilà une façon de dire ça, Mr Dudgeon! Son ~~propre~~ ^{propre} argent! *L'argent qui est à elle!*

MRS DUDGEON : Il n'y a pas meilleure façon de le dire: c'est la vérité du Bon Dieu. Jusqu'au dernier penny, c'était mon ^{à moi} argent. Cinquante-deux livres par an!

HAWKINS : " Et je la recommande en raison de sa bonté et de sa piété à l'indulgence et à la sollicitude de ses enfants,

62/63
je l'ai pu

m'étant interposé entre elle et eux autant que je le pouvais, et du mieux que j'en étais capable."

MRS DUDGEON : Et voilà ma récompense! (rageant intérieure-
ment) Vous savez ce que je pense, Mr Anderson : vous savez le nom que j'ai donné à ça!

ANDERSON : On n'y peut rien, Mrs Dudgeon. Nous devons accepter ce qui nous arrive. (A Hawkins:) Poursuivez, monsieur.

HAWKINS : "Je donne et lègue ma maison de Websterbridge avec le terrain attenant et tout le reste de mes biens qu'ils qu'ils soient à mon fils aîné, mon héritier, Richard Dudgeon."

RICHARD : Oh! C'est ce qui s'appelle tuer le veau gras, Monsieur le Pasteur.

HAWKINS : "Aux conditions suivantes!."

RICHARD : Le diable d'homme! Il y a des conditions?

HAWKINS : " A savoir : premièrement, qu'il ne laissera pas l'enfant naturel de mon frère Peter mourir de faim ou être entraînée par le besoin à une vie de perdition."

RICHARD, énergiquement et frappant la table du poing : Ad-
jugé!

Mrs Dudgeon, se retournant pour regarder méchamment Essie, ne la voit pas et fouille ^{avec dévotion} la pièce du regard pour savoir où elle est passée; puis, s'apercevant qu'Essie a quitté la pièce sans sa permission, vengeresse, elle serre les lèvres.

HAWKINS : "Deuxièmement, qu'il se conduira en ami avec Jacques, mon vieux cheval.." (hochant la tête à nouveau) -il aurait dû écrire Jacques, monsieur.

RICHARD : Jacques ~~vieux~~ aura du trèfle à quatre feuilles. Continuez.

HAWKINS : "...et gardera à son service mon valet de ferme Prodger Feston."

RICHARD : Prodger ~~Feston~~ pourra se saouler tous les samedis

HAWKINS : "Troisièmement, qu'il fera don à Christy pour son mariage de l'un des bibelots de la pièce principale."

RICHARD, soulevant la vitrine aux oiseaux empaillés :
Voilà pour toi, Christy.

CHRISTY, déçu : j'aurais préféré les paons de porcelaine.

RICHARD : Tu auras les deux. (Christy est ravi.) Continuez.

HAWKINS : "Quatrièmement et dernière condition, qu'il essaiera de vivre en paix avec sa mère, dans la mesure où elle y consentira."

RICHARD, d'un air de doute : Hm! Rien d'autre, Mr Hawkins?

HAWKINS, solennel : "Enfin je donne et lègue mon âme à mon Créateur, en lui demandant humblement pardon pour tous mes péchés et toutes mes fautes, et en espérant qu'Il guidera mon fils de sorte qu'on ne puisse pas dire que je me suis trompé en accordant ma confiance à lui plutôt qu'aux autres dans la perplexité de ma dernière heure en ce lieu étranger."

ANDERSON : Amen.

ONCLES ET TANTES : Amen.

RICHARD : Ma mère ne dit pas Amen.

MRS DUDGEON, se dressant, incapable d'abandonner son bien sans combattre : Mr Hawkins, c'est un testament valable, ça? Souvenez-vous, je possède son testament légal, régulier, établi par vous-même, et qui me laisse tout.

HAWKINS : De fait, Mrs Dudgeon, ceci est un testament dont les termes sont fort incorrects et impropres; ~~maladroits~~, (il se tourne poliment vers Richard;) ^{quoiqu'il comporte} ~~il contient, à mon sens, un excellent partage de ses biens.~~ ^{un ~~très~~ ~~bon~~ ~~partage~~ ~~de~~ ~~ses~~ ~~biens~~}

ANDERSON, s'interposant avant que Mrs Dudgeon puisse répliquer : Ce n'est pas ce qui vous a été demandé, Mr Hawkins. Est-ce un testament légal?

HAWKINS : Les tribunaux prendront parti pour lui contre l'autre.

ANDERSON : Mais pourquoi, si l'autre est rédigé en termes plus conformes à la loi?

HAWKINS : Pour la raison, monsieur, que les tribunaux ~~bran-~~dront toujours ~~le~~ parti pour ^{un} homme -en l'occurrence, le fils aîné!- contre ^{une} la femme, s'ils en ont la possibilité. Je vous ai prévenue, Mrs Dudgeon, quand vous m'avez demandé d'établir cet autre testament, que ce n'était pas un testament raisonnable, et qu'en dépit du fait que vous pouviez le lui faire signer, votre mari n'aurait pas l'esprit tranquille tant qu'il ne l'aurait pas révoqué. Mais vous ~~avez refusé~~ n'avez pas voulu écouter mon conseil; résultat : Mr Richard ^{se fait le part du bien.}

(Il ramasse son chapeau sur le plancher, et commence à ranger ses papiers et ses lunettes. C'est le signal de la fin de la réunion. Anderson prend son chapeau à la patère et rejoint Oncle William près du feu. Titus va chercher les affaires de Judith à la patère. Les trois occupants du canapé se lèvent et bavardent avec Hawkins. Mrs Dudgeon, intruse désormais dans sa pro-

pre maison, reste inerte, écrasée par le poids que la loi fait
 poser sur les femmes, l'acceptant, parce qu'~~il~~ il lui a été
 inculqué d'accepter les calamités les plus monstrueuses comme
 des preuves de la grandeur de la puissance qui les inflige, et
 sa propre insignifiance de ver de terre. Car à cette époque, sou-
 venez-vous, Mary Wollstonecraft n'est encore qu'une jeune fille
 de dix-huit ans, et sa Revendication des Droits des Femmes n'au-
 ra lieu que quatorze ans plus tard. Mrs Dudgeon est tirée de son
 apathie par ~~le retour de~~ Essie ~~qui revient avec~~ qui revient avec
 la cruche pleine d'eau. Essie va pour donner la cruche à Richard,
 quand Mrs Dudgeon l'arrête

MRS DUDGEON, menaçante : Où as-tu été? (Essie, terrifiée,
 essaie de répondre, mais n'y parvient pas) Comment oses-tu sor-
 tir de ton propre chef, après les ordres que je t'ai donnés?

ESSIE : Il a demandé à boire..(elle s'interrompt, l'effroi
 collant sa langue à son palais)

JUDITH, sévère mais plus douce : Qui a demandé à boire?
 (Essie, ~~incapable~~ incapable de parler, montre du doigt Richard.)

RICHARD : Eh bien, c'est moi!

JUDITH, choquée : Oh Essie! Essie!

RICHARD : Je lui ai demandé, et comment! (Il prend un verre
 et le tend à Essie pour qu'elle le remplisse. La main d'Essie
 tremble.) Quoi! Tu as peur de moi?

ESSIE, vite : Non. Je..(elle verse l'eau.)

RICHARD, y goûtant : Ah! Tu as remanté la rue jusqu'à la
 fontaine près de la grille du marché pour avoir de l'eau comme
 celle-là! (Il boit une gorgée) Délicieuse! Merci. (C'est alors,
 malheureusement, qu'il surprend sur le visage de Judith l'ex-
 pression de la plus pudibonde des désapprobations pour l'éviden-
 te attirance qu'éprouve pour lui Essie ~~qui~~ ^{qui} le dévore des
 yeux avec reconnaissance. L'expression de Richard redevient aus-
 sitôt railleuse. Il pose son verre; intentionnellement entoure
 de son bras les épaules d'Essie; et l'entraîne au milieu des
 invités. Comme Mrs Dudgeon se trouve sur le passage d'Essie,
 quand ils passent près de la table, il dit :) Avec ta permissi-
 on, maman..(et l'oblige à leur céder le passage) Comment t'ap-
 pelle-t-on? Bessie?

ESSIE : Essie.

RICHARD : Essie, bien sûr. Es-tu une bonne fille, Essie?

ESSIE, très déçue, -et d'autant plus ~~qu'il s'agit de lui,~~ ^{parce que} parce que cela veut de lui

F/2

que lui aussi veuille entamer de la sorte une conversation avec elle : Oui. (Elle regarde vers Judith d'un air de doute) Je pense que oui. Je veux dire..j'espère que oui.

RICHARD : Essie, as-tu déjà entendu parler d'une personne qu'on appelle le Diable?

ANDERSON, révolté : Monsieur, c'est une honte! Ce n'est qu'une enfant...

RICHARD : ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ Je vous demande pardon, monsieur le Pasteur: je ne me mêle pas de vos sermons, n'interrompez pas les miens. (A Essie) Sais-tu comme ils m'appellent Essie?

ESSIE : Dick.

RICHARD, amusé, lui tapotant l'épaule : Dick, oui. Mais autre chose aussi. Ils m'appellent le Disciple du Diable.

ESSIE : Pourquoi tu les laisses faire?

RICHARD, sérieux : Parce que c'est vrai. J'ai été élevé au service de l'Autre; mais dès le début j'ai compris que de nature le Diable était mon maître, mon capitaine, mon ami. J'ai vu qu'il était dans le vrai, et que si le monde se mettait à plat ventre devant son vainqueur ce n'était que par peur. En secret je lui adressais mes prières; et lui me réconfortait, et préservait mon esprit de l'anéantissement dans cette maison où ~~l'on~~ l'on fait verser des larmes aux enfants. Je lui ai promis mon âme, et je lui ai fait le serment que je serais en ce monde son allié, et son hôte dans le prochain. (solennel) Cette promesse et ce serment ont fait de moi un homme. A compter d'aujourd'hui, cette maison ^{est} sera sa demeure; et plus un enfant n'y pleurera. Cet être est son autel; et plus aucune âme ne s'y blottira les soirs de ténèbres qui n'y perde ses frayeurs. Alors (il se tourne vers les autres pour ajouter avec force) lequel d'entre vous, gens de bien, veut prendre cette enfant et la sauver de la maison du Diable?

JUDITH, venant vers Essie et l'entourant d'un bras protecteur : Moi, je veux. On devrait vous brûler vif.

ESSIE : Mais moi, je ne veux pas. (Elle a un mouvement de recul et laisse Richard et Judith face à face.)

RICHARD, à Judith : Le fait est qu'elle ne veut pas, ma ~~très~~ très vertueuse dame!

ONCLE TITUS : Prenez garde, Richard Dudgeon. La loi..

RICHARD, se retournant sur lui, menaçant : Toi, prends gar-

de. D'ici une heure, il n'y aura plus dans cette ville d'autre loi que la loi martiale. J'ai dépassé les soldats en venant ici: avant midi, les échafauds que le Major Swindon destine aux rebelles seront dressés sur la place du marché.

ANDERSON, calmement : Quelle crainte cela doit-il nous inspirer, monsieur?

RICHARD : Une crainte plus grande que vous ne pensez. A Springtown, il s'est trompé de ~~homme~~ ^{homme} : il a cru qu'Oncle Peter était un homme de bien, parce que les Dudgeon jouissent d'une bonne renommée. Mais la prochaine fois qu'il voudra faire un exemple, il choisira dans la ville l'homme qui jouit de la meilleure renommée parmi ceux à qui il pourra reprocher un mot en faveur de la rébellion. Or nous sommes tous des rebelles, et vous le savez.

TOUS LES HOMMES, sauf Anderson : Non! Non! Non!

RICHARD : Si, vous l'êtes. Vous n'avez pas injurié le Roi Georges à cor et à cri comme je l'ai fait; mais vous avez prié pour sa défaite; et vous, Anthony Anderson, vous avez célébré l'office, et vendu votre bible de famille pour acheter une paire de pistolets. Peut-être ne me pendront-ils pas, parce que moralement l'effet produit par le Disciple du Diable dansant au dessus du néant ne leur serait d'aucune aide. Tandis qu'un pasteur! (Judith, épouvantée, s'agrippe à Anderson) ou un notaire! (Hawkins sourit en homme capable de prendre soin de lui-même) ou un honnête maquignon! (Oncle Titus gronde de rage et de terreur) ou un ivrogne repent! (Oncle William, perdant toute contenance, gémit et vacille) Hein!? ça montrerait que le Roi Georges ne plaisante pas, non?

ANDERSON, parfaitement maître de lui: Allons, ma chérie: il essaie seulement de te faire peur. Il n'y a aucun danger. (Il l'entraîne hors de la maison. Les autres se pressent vers la porte pour le suivre, à l'exception d'Essie qui reste près de Richard.)

RICHARD, avec une gaieté bruyante et railleuse : Alors? Qui veut rester avec moi, pour hisser le drapeau américain sur la maison du Diable, et se battre pour la liberté? Pas un de vous? (Ils sortent en toute hâte, et parmi eux Christy, et dans leur précipitation ils se bousculent.) Haha! Longue vie au Diable! (A Mrs Dudgeon, qui les suit:) Eh bien, maman? Tu t'en vas aussi?

MRS DJUDGEON, d'une pâleur mortelle, une main sur le coeur
comme ~~xxx~~ si elle avait reçu un coup fatal: Je te maudis! Je
te maudis jusqu'à la mort! (Elle sort.)

RICHARD, la poursuivant de la voix : Ca me portera bonheur.
Hahaha!

ESSIE, avec anxiété : Et moi, je ne peux pas rester?

RICHARD, se tournant vers elle : Comment! Aurai-ils ou-
blié de sauver ton âme? Ils ne pensaient donc qu'à leurs propres
corps? Oh oui, tu peux rester. (De nouveau il s'excite et
brandit le poing dans leur direction. Son autre poing, lui aus-
si crispé, pend le long de son corps. Essie le saisit et ~~l'embrasse~~
~~embrasse, en larmes et en sanglots~~ le couvre de baisers et de larmes.)
Il sursaute et la regarde faire.) Des larmes! Le baptême du Dia-
ble! (Elle tombe sur les genoux, en sanglotant. Il se baisse a-
vec bonté pour la relever, et dit:) Oh oui Essie, si tu veux,
de cette façon-là, tu peux pleurer.

ACTE II

La maison du Pasteur Anderson se trouve dans la rue principale de Websterbridge, non loin de l'Hotel de ville. Aux yeux du citoyen de la Nouvelle-Angleterre, au dix-huitième siècle, elle est grandiose comparée à la ~~simple~~ ^{de la ferme} ferme des Dudgeon; pourtant, elle est elle-même si simple que de nos jours un agent immobilier les louerait toutes deux à peu près au même prix. La principale salle de séjour a le même genre de cheminée de cuisine, avec ^{de fer, mûle d'acier à la plaque de} chaudron, saurchette à rôties suspendue à des crochets,

La porte, située entre la cheminée et l'angle, ne comporte ni placards, ni poignée, ni plaques de propreté: elle est faite de ~~simples~~ ^{de bois} planches, et ferme avec un loquet. La table est une table de cuisine, couverte d'une toile cirée couleur mélasse, dont les plis aux angles ^{de la table} à force ont formé des crevasses. Le service à thé qui se trouve dessus se compose de deux tasses avec soucoupes, dans la plus épaisse et la plus ^{de la table} simple des porcelaines, placées sur un plateau laqué noir au côté d'un pot à lait et d'une ^{boîte} jatte assortis, l'un et l'autre assez grands pour contenir près d'un litre, tandis qu'au milieu de la table se trouvent, une grosse miche sur un tranchoir de bois, et, dans un pot de terre, une motte de beurre d'une bonne demi-livre. La grosse armoire de chêne qui, de l'autre côté de la pièce fait face à la cheminée, a une fonction utilitaire et non décorative: elle sert au rangement; à sa porte est accrochée, sur une patère, la veste d'intérieur du pasteur, preuve qu'il est sorti, car lorsqu'il est chez lui, c'est la meilleure de ses vestes qui est accrochée là. Ses bottes de cheval sont à côté de l'armoire, ce qui d'évidence est leur place habituelle, et paraissent assez fières d'elles-mêmes. C'est un fait que la maison du pasteur n'a pas encore subi l'évolution qui a fait de la cuisine, de la salle à manger et du salon trois pièces distinctes; de sorte que du point de vue de notre douillette époque, elle est aussi dépourvue de confort que celle des Dudgeon.

Mais il y a une différence, pourtant. Pour commencer, Mrs Ander-

son est une personne plus agréable à vivre que Mrs Dudgeon. A quoi Mrs Dudgeon répliquerait aussitôt, et à juste titre, que Mrs Anderson n'a pas charge d'enfants; ~~de~~ de cochons, de bétail ou de volaille; mais ^{un} revenu fixe et suffisant qui ne dépend pas de façon directe des moissons et des prix ^{des} marchés; un mari aimant ~~qui est pour elle un rempart~~ dont la force est pour elle un rempart: bref, que la vie est aussi facile dans la maison du pasteur qu'elle est dure à la ferme. Et c'est vrai; mais expliquer un fait n'est pas le modifier; et si faible que soit le mérite dont Mrs Anderson peut se créditer pour avoir rendu son foyer plus heureux que celui de Mrs Dudgeon, toujours est-il qu'elle y a réussi. Les signes extérieurs et visibles de ^{sa} ~~la~~ ^{supériorité} ~~de~~ ses prétentions sociales sont: un tapis de droguet sur le plancher, ^{du} ~~du~~ ^{plâtre} ~~du~~ entre les poutres ~~du plafond~~, et des chaises qui, si elles ne sont pas rembourrées du moins sont peintes et cirées. Les beaux-arts sont représentés par ~~le~~ portrait mezzo-tinto de quelque ecclésiastique presbytérien, ^{une} gravure en taille-douce du "Saint-Paul prêchant à Athènes" de Raphaël, ^{une} pendule de style rococo, sur le dessus de la cheminée, flanquée d'un couple de miniatures; deux chiens de faïence tenant dans leur gueule un panier, enfin, dans les coins de la pièce, par deux grands coquillages. La pièce possède de ~~une~~ ~~charmante~~ particularité: ~~une fenêtre basse couverte sur presque toute sa largeur par une~~ une fenêtre basse couverte sur presque toute sa largeur par une jalousie à larges lattes, et pourvue de petits rideaux rouges qui, en glissant sur une tringle ^{à mi-hauteur} ~~à mi-hauteur~~ à mi-hauteur, peuvent faire fonction de pare-soleil. Il n'y a pas de canapé; mais l'un des sièges, ~~un~~ ~~siège~~ ~~à~~ ~~dossier~~ ~~à~~ ~~barreaux~~ placé près de l'armoire, est doté d'un dossier à barreaux et sa largeur est suffisante pour que deux personnes puissent s'y installer confortablement. En somme, c'est assez le genre de pièce auquel le dix-neuvième siècle a fini par revenir, à la suite du combat mené dans le domaine de l'architecture d'intérieur par Mr Philip Webb et ses disciples, mais, il y a encore cinquante ans, aucun clergyman distingué n'aurait toléré d'y vivre.

Le soir est tombé; et la pièce, obscure, n'a d'autre éclairage que la douce lumière de l'âtre, et que, venant ^{par} ~~de~~ la fenêtre, la lueur estompée des lampes à huile de la rue, que trempe uneaverse sans vent, tranquille, régulière et chaude. A l'instant

? →

où l'horloge de la ville sonne le quart, Judith entre, portant deux chandelles ~~xxxxxxx~~ dans des chandeliers d'argile cuite, qu'elle pose sur la table. ~~Elle n'a plus~~ Ses airs prétentieux de la matinée: ^{est disparu} elle est inquiète, elle a peur. Elle va à la fenêtre, et jette un coup d'oeil au dehors. La première chose qu'elle y voit est son mari qui se hâte, sous la pluie, de rentrer chez lui. Elle pousse un petit soupir de soulagement, qui n'est pas loin d'être un sanglot, et se tourne vers la porte. Entre Anderson, enveloppé d'un manteau complètement trempé.

JUDITH, courant à lui : Oh! Te voilà, enfin! (Elle essaie de l'embrasser.)

ANDERSON, la tenant éloignée : Attention, mon amour: je suis trempé. Attends que j'~~me~~ enlève mon manteau. (Il place ~~un~~ une chaise devant la cheminée, son dossier tourné vers le feu) y suspend son manteau pour qu'il sèche; secoue ~~rapidement~~ son chapeau pour l'égoutter, et le pose sur le garde-feu; enfin se tourne vers Judith et lui tend les ^{meus} bras.) Voilà! (Elle vole dans ses bras.) Je ne suis pas en retard, si? L'horloge de la ville à sonné le quart au moment où je franchissais le portail. Et l'horloge de la ville avance toujours.

JUDITH : Ce soir, je suis sûre qu'elle retarde. Je suis si heureuse que tu sois ~~retour~~ de retour.

ANDERSON, la serrant plus fort dans ses bras : Inquiète, ma chérie?

JUDITH : Un peu.

ANDERSON : Tiens mais tu as pleuré.

JUDITH : Juste un peu. Ce ^{ne fait} n'est rien : c'est fini maintenant. (On entend dans le lointain une sonnerie de clairon. Elle tressaille de terreur, et recule vers le large siège, l'oreille tendue:) Qu'est ce que c'est? ~~que ce?~~

ANDERSON, l'accompagnant avec tendresse jusqu'au siège, où il la fait ~~asseoir~~ ^{asseoir} près de lui :) Ce n'est que le Roi Georges ma chérie. Il rentre au quartier pour répondre à l'appel, ou pour prendre le thé, ou pour passer ses bottes, ou pour seller son cheval, ou pour je ne sais trop quoi. Les ^{soldats} militaires, quand ils ont besoin de quelque chose, n'agitent pas une sonnette, ne se penchent pas à la rampe de l'escalier pour appeler: ils expédient dehors un garçon muni d'un clairon, afin de déranger la ville entière.

JUDITH : Tu penses qu'il y a réellement du danger?

ANDERSON : Pas le moindre.

JUDITH : Tu dis ça pour me rassurer, pas parce que tu le penses.

ANDERSON : Ma chérie, en ce monde, il y a toujours du danger pour ceux qui en ont peur. Il y a un danger que la maison prenne feu la nuit; ce n'est pas pour autant que nous dormons moins profondément.

JUDITH : Oui, c'est ce que tu dis toujours, je sais; et tu as tout à fait raison. Tout à fait raison, je le sais. Seulement, je suppose que je ne suis pas courageuse, c'est tout. Mon coeur se serre chaque fois que je pense aux soldats.

ANDERSON : N'y fais pas attention : ce n'est pas un moindre courage, ma chérie, que celui qui coûte un peu d'effort.

JUDITH : Oui, je suppose. (L'étreignant de nouveau) Oh mon chéri, comme tu es courageux! (Les larmes aux yeux) Eh bien moi aussi, je vais être courageuse: tu n'auras pas à rougir de ta femme.

ANDERSON : Bravo. Là tu me fais plaisir. Très bien! (Il se lève et, gaiement, va à la cheminée faire sécher ses chaussures.) Je suis passé voir Richard Dudgeon en rentrant; mais il n'était pas chez lui.

JUDITH, atterrée, se lève : Tu es passé voir cet homme!

ANDERSON, la rassurant : Oh il n'est rien arrivé, chérie. Il était sorti.

JUDITH, au bord des larmes, comme si cette visite constituait pour elle une humiliation personnelle : Mais pourquoi est-ce que tu y as été?

ANDERSON, avec gravité : On dit, et les gens ne parlent que de ça, que le Major Swindon s'apprête à faire ici ce qu'il a fait à Springtown..un exemple, en arrêtant quelqu'un connu pour être un rebelle, comme dût le Major en parlent de nous. Là-bas, ~~xxxxxxxxxxxx~~ ~~xxxxxxxxxxxx~~ ~~xxxxxxxxxxxx~~ personne n'avait plus mauvaise réputation que Peter Dudgeon: il s'est jeté sur lui; ici personne n'a plus mauvaise réputation que Richard: la conviction générale est qu'il se jettera sur lui.

JUDITH : Mais Richard disait..

ANDERSON, là coupant avec bonne humeur : Bof! Richard disait! Il disait ce qui, croyait-il, pourrait te faire peur et me faire peur, ma chérie. Il disait ce que peut-être (Dieu lui par donne!) il aurait aimé croire. C'est terrible de penser à ce que

21/72

la mort doit signifier pour un homme comme celui-là. J'ai trouvé que je me devais de le prévenir. Je lui ai laissé un message.

JUDITH, d'un ton chagrin : Quel message?

ANDERSON : Simplement, que je serais content de le voir un moment pour une affaire importante le concernant, et que si, passant par ici, il voulait bien entrer, il serait le bienvenu.

JUDITH, stupéfaite : Tu as demandé à cet homme de venir ici?

ANDERSON : Oui.

JUDITH, s'effondrant sur le siège et joignant les mains : J'espère qu'il ne viendra pas! Mon Dieu, faites qu'il ne puisse pas venir!

ANDERSON : Pourquoi? Tu ne veux pas qu'il soit prévenu?

JUDITH : S'il court un danger, il doit bien le savoir. Oh Tony, est-ce que c'est mal de haïr un blasphémateur, un scélérat? Vraiment je le hais. Je n'arrive pas à ne pas penser à lui: je sais qu'il amènera le malheur avec lui. Il t'a insulté; il m'a insultée; il a insulté sa mère.

ANDERSON, d'un ton étrange : Eh bien, chérie, pardonnons-lui; ensuite, ça n'aura plus d'importance.

JUDITH : Oh je sais que ~~ce~~ c'est mal de haïr qui que ce soit; mais...

ANDERSON, traversant la pièce pour la rejoindre, avec une tendresse pleine d'humour : Allons, ma chérie, tu n'es pas si mauvaise que tu le penses. Le pire des péchés envers nos semblables n'est pas de les haïr, mais d'avoir pour eux de l'indifférence; là est l'essence de l'inhumanité. Après tout, ma chérie, si ^{tu} ~~vous~~ observes attentivement les gens, ^{tu} ~~vous~~ ~~pourras~~ ~~en~~ découvrir ~~ce~~ avec surprise à quel point la haine ressemble à l'amour. (Elle tressaille, frappée d'une étrange émotion, épouvantée même. Il est amusé de sa réaction.) Mais oui; je suis tout à fait sérieux. Pense à la façon dont certains de nos amis qui sont mariés se tourmentent l'un l'autre, s'accusent l'un l'autre, sont jaloux l'un de l'autre; ne supportent ni l'un ni l'autre de laisser l'autre échapper à leur regard serait-ce une journée, et ressemblent bien plus à des geôliers et à des propriétaires d'esclaves qu'à des amoureux. Pense à ces mêmes personnes en face de leurs ennemis, scrupuleuses, altières, pénétrées de respect pour elles-mêmes, résolues à être indépendantes l'une de l'autre, circonspectes dans les

pas
9/

propos qu'elles tiennent l'une sur l'autre..bah! Ne t'est-il pas souvent arrivé de penser, ^{mais} que, ~~seulement~~ ^{ne} elles s'en rendent compte, elles sont avec leurs ennemies ^{plus} amicales qu'avec leurs propres maris ou leurs propres femmes? Allons, crois-moi, ma chérie, tu éprouves davantage d'amour pour Richard que pour moi, ^{mais} ~~seulement~~ tu ne t'en rends pas compte. Eh!

JUDITH : Oh ne dis pas ça! Ne dis pas ça, Tony, même pour rire. Tu ~~ne t'en rends pas compte~~ ^{n'imagines pas} de l'impression épouvantable que ça me fait.

ANDERSON, riant : Bon, bon, n'en parlons plus, ma ^{petite chérie} cocotte. C'est un homme mauvais; et tu le hais comme il le mérite. Et tu vas faire le thé, ~~non?~~ ^{n'est-ce pas?}

JUDITH, pleine de remords : Oh oui, j'ai oublié. Et je t'ai fait attendre depuis tout ^{le temps} à l'heure. (Elle va vers la cheminée et met la bouilloire sur le feu.)

ANDERSON, allant à l'armoire et ~~enlevant~~ retirant sa veste: Es-tu recousu l'épaule ^{de} sur ma vieille veste?

JUDITH : Oui, mon chéri. (Elle va vers la table, et se met à verser le thé d'une boîte dans la théière.)

ANDERSON, ~~tout à fait étonné~~ qui change de veste, enfilant la moins neuve qui était accroché contre l'armoire, et suspendant à la place celle qu'il vient de retirer: Quelqu'un est passé pendant que j'étais sorti?

JUDITH : Non, juste..(On frappe à la porte. Judith tressaille, ce qui témoigne de ~~son~~ son extrême nervosité, ~~elle~~ recule, avec dans les mains la boîte à thé et la cuillère, jusqu'au bout de la table le plus éloigné de la porte d'entrée, et s'écrie :) Qui est-ce?

ANDERSON, allant à elle, et lui donnant de petites tapes de réconfort sur l'épaule:) Ce n'est rien, ^{à la petite chérie} ma cocotte, ce n'est rien. Qui que ce soit, il ne te mangera pas. (Elle essaie de sourire, et se donne une envie de pleurer qu'elle ne retient que de justesse. Anderson va vers la porte, l'ouvre. Richard est là, sans pardessus ni manteau.) Vous auriez pu soulever le loquet et entrer, ~~mais~~ Mr Dudgeon. Avec nous, il ne faut pas faire de manières. (D'un ton accueillant :) Entrez. (Richard entre non-chalamment, et, debout contre la table, promène son regard sur la pièce non sans ~~faire un léger froncement de nez~~ avoir un léger froncement de nez ^{lourd} ecclésiastique en mezzotinto sur le mur. Judith garde les yeux baissés sur sa boîte à thé.) Est-ce qu'il pleut

toujours? (Il ferme la porte.)

RICHARD : Il pleut comme vache qui..(Judith relève la tête avec vivacité et arrogance: il croise son regard)..excusez-moi; enfin..(montrant sa veste trempée) vous voyez..!

ANDERSON : Enlevez-la et laissez-la sécher un moment devant le feu: ma femme vous pardonnera, monsieur, d'être en bras de chemise. Judith, ajoute une cuillère de thé pour Mr Dudgeon.

RICHARD, le considérant d'un oeil cynique: Avoir de l'argent, quelle baguette magique, monsieur le Pasteur! ~~Même~~ vous, voilà que vous êtes poli avec moi, maintenant que j'ai hérité de mon père!

Judith, indignée, jette au sol la cuillère.

ANDERSON, qui n'a pas bronché le moins du monde, ^{seul} et aidant Richard à enlever sa veste : Je pense, monsieur, que si vous acceptez mon hospitalité, c'est que vous n'en avez pas une si mauvaise opinion. Asseyez-vous. (Tenant d'une main la veste, il désigne le siège doté d'un dossier à barreaux. Richard, en bras de chemise, l'air d'hésiter s'il doit poursuivre la dispute, le regarde un moment; puis d'un hochement de tête admet que le pasteur a eu sur lui le dessus, et s'assoit sur le siège. Anderson enlève du dossier de la chaise qui est devant le feu son propre manteau qu'il pose en paquet sur le siège, et qu'il remplace par la veste de Richard.)

RICHARD : Je suis ici, monsieur, sur votre invitation. Vous m'avez laissé un mot comme quoi vous aviez quelque chose d'important à me dire.

ANDERSON : J'ai le devoir de vous donner un avertissement.

RICHARD, se levant vivement : Vous voulez me faire un sermon. Mille excuses : je préfère une promenade sous la pluie. (Il va pour prendre ~~sa~~ sa veste.)

ANDERSON, l'arrêtant : Soyez sans crainte : les sermons ne sont pas mon fort. Vous ne risquez rien.(Richard, malgré lui, sourit. Son regard s'adoucit; il a même un geste pour s'excuser. Anderson, voyant qu'il l'a apprivoisé, s'adresse maintenant à lui d'un ton sérieux:) Mr Dudgeon, vous ~~avez~~ ^{avez} danger dans cette ville.

RICHARD : Quel danger?

ANDERSON : Le même que votre oncle. La potence du Major Swindon.

RICHARD ; C'est vous qui ~~avez~~ ^{avez} danger. Je vous ai averti.

ANDERSON, l'interrompant de façon enjouée mais impérieuse:
Mais oui, Mr Dudgeon; seulement, en ville, ce n'est pas ce qu'
on pense. Et même si ~~je~~ ^{étais} ~~aurais~~ ^{en} un danger, j'ai ici des obliga-
tions que je ne puis délaiss^{er}. Mais vous, vous êtes un homme
libre. Pourquoi faudrait-il que vous pren^{ie} des risques?

RICHARD : Trouvez-vous que je serais une grande perte, Pas-
teur? ~~AM~~

ANDERSON : Je trouve qu'une vie humaine, cela mérite d'ê-
tre sauvé, quelque soit l'homme. (Richard lui adresse un salut
ironique. Anderson le lui retourne avec humour.) Allons, vous
prendrez bien une tasse de thé pour éviter d'attraper froid?

RICHARD : Je remarque, monsieur le Pasteur, que Mrs Ander-
son ne montre pas exactement autant d'insistance que vous.

JUDITH, que suffoque presque une colère qu'à chacune des
insultes de Richard elle s'est attendue à voir son mari parta-
ger et exprimer pour elle : Pour l'amour de mon mari, monsieur,
vous êtes ici le bienvenu. (Elle porte la théière ~~vers~~ à la che-
minée et la pose sur la plaque.)

RICHARD : Je sais ~~bien~~, madame, que ce n'est pas pour l'a-
mour de moi. (Il se lève.) Mais je crois que je ne romprai pas
le pain ici, Pasteur.

ANDERSON, gaiement : ^{Donnez-moi une bonne raison pour cela.} S'il y a une bonne raison à cela, don-
nez-la moi.

RICHARD : C'est qu'il y a en vous quelque chose que je res-
pecte et qui me fait désirer vous avoir pour ennemi.

ANDERSON : C'est bien dit. A ces conditions, monsieur, je
veux bien accepter votre inimitié ou celle de n'importe qui.
Judith, Mr Dudgeon reste prendre le thé. Asseyez-vous: près du
feu, l'infusion ne prendra que quelques minutes. (Richard, la
mine embarrassée, lui jette un coup d'oeil; puis s'assoit, en
courbant la tête afin de dissimuler le mouvement convulsif qui
agite sa pomme d'Adam.) J'étais justement en train de dire à
ma femme, Mr Dudgeon, que l'inimitié. (Judith lui saisit la main
et lui adresse un regard suppliant, et met à faire l'un et l'au-
tre une telle violence qu'aussitôt il s'arrête). Bien, je vois
que je ne dois pas vous le raconter; mais ce n'était rien qui
dût nous laisser pires amis..ennemis, veux-je dire. Judith est
pour vous une ennemie acharnée.

RICHARD : Si tous mes ennemis ressemblaient à Mrs Anderson,
je serais le meilleur chrétien d'Amérique.

75/76

ANDERSON, flatté, caressant la main de Judith : Tu entends ça, Judith? Mr Dudgeon s'y connaît pour tourner un compliment. (Le loquet est levé du dehors.)

JUDITH, tressaillant : Qui est ce? (Entre Christy.)

CHRISTY, s'arrêtant et fixant Richard, les yeux écarquillés : Oh, tu es là?

RICHARD : Oui. Dehors, imbécile! Mrs Anderson ne veut pas offrir le thé à toute la famille à la fois.

CHRISTY, pénétrant plus avant dans la pièce : Maman est très malade.

RICHARD : Eh bien, est-ce qu'elle veut me voir?

CHRISTY : Non.

RICHARD : C'est ce que je pensais.

CHRISTY : Elle veut voir le pasteur..tout de suite.

JUDITH, à Anderson : Oh, pas avant que tu aies pris du thé.

ANDERSON : Je le trouverai meilleur quand je rentrerai, ma chérie. (Il va pour prendre son manteau.)

CHRISTY : ~~Il pleut plus.~~ Il ne pleut plus.

ANDERSON, délaissant le manteau, et prenant son chapeau sur le garde-feu : Où est votre mère, Christy?

CHRISTY : Chez l'oncle Titus.

ANDERSON : Avez-vous été chercher le docteur?

CHRISTY : Non. Elle ne m'a pas dit de le faire.

ANDERSON : Allez-y tout de suite. Je vous rattraperai sur le pas de sa porte. (Christy se tourne pour partir.) Attendez une seconde. Votre frère doit être impatient de connaître les détails.

RICHARD : Psha! Pas moi! D'ailleurs, il ne les connaît pas et moi, je m'en fiche. (Violentement:) Fous le camp, crétin. (Christy sort en courant. Richard ajoute, légèrement honteux :) Nous saurons bien assez tôt.

ANDERSON : Peut-être me permettez-vous de vous apporter moi-même les nouvelles. Judith, veux-tu donner son thé à Mr Dudgeon et t'occuper de lui jusqu'à ce que je revienne?

JUDITH, blanche et tremblante : Je dois?...

ANDERSON, pour cacher le trouble de sa femme, lui prend les mains et l'interrompt : Ma chérie, je peux compter sur toi?

JUDITH, dans un effort pitoyable pour être digne de sa confiance : Oui.

ANDERSON ; pressant contre sa joue la main de Judith :

Ne faites pas attention à nous, Mr Dudgeon: nous sommes vieux
jeu. ~~xxxxxxxx~~ (en s'en allant) Je ne vous dis pas bonsoir:
vous serez là quand je reviendrai. (Il sort)

Judith et Richard le regardent passer devant la fenêtre, puis,
sans un mot, s'observent mutuellement, au comble de l'embarras.
Richard, parce qu'il remarque le tremblement des lèvres de Ju-
dith, est le premier à se ressaisir.

RICHARD : Mrs Anderson, j'ai parfaitement conscience de la
nature de vos sentiments à mon égard. Je ne vous imposerai pas
ma présence. Bonsoir. (Une nouvelle fois, il se dirige vers la
cheminée pour prendre sa veste.)

JUDITH, s'interposant entre lui et la veste : Non, non.
Ne partez pas; je vous en prie, ne partez pas.

RICHARD, avec rudesse : Pourquoi? Vous n'avez aucune envie
que je reste.

JUDITH : Oui, je..(tordant ses mains de désespoir) Oh, si
je vous dis la vérité, vous vous en servirez pour me torturer.

RICHARD, indigné : Vous torturer! De quel droit dites-vous
ça? Et vous voudriez, après ça, que je reste?

JUDITH : Je veux que vous restiez; mais (s'emportant brus-
quement contre lui à la manière d'un enfant en colère:) ce n'
est pas parce que vous me plaisez.

RICHARD : Ah bon!

JUDITH : Parfaitement! Je préfère vous voir partir plutôt
que vous méprendre sur mon compte à ce sujet. Je vous hais, et
vous me faites peur; et mon mari le sait. Si vous n'êtes pas là
quand il reviendra, il croira que je lui ai désobéi et que je
vous ai chassé.

RICHARD, ironique : Alors qu'en réalité, bien entendu, ~~vous~~
vous vous êtes montrée si aimable, accueillante et charmante en-
vers moi que c'est pur esprit de contradiction de ma part si je
veux m'en aller, hein?

Judith, incapable de supporter son ironie, s'affaisse sur sa
chaise et fond en larmes.

RICHARD : Assez, assez, assez je vous dis! Pas de ça!
(Il porte la main à sa poitrine, comme s'il venait d'y recevoir
une blessure.) Lui m'a tordu le coeur en se conduisant comme un
homme. Et vous, est-il besoin que vous me le déchiriez en vous
conduisant comme une femme? Ne vous a-t-il pas appris à vous

placer au dessus de mes insultes, comme lui-même? (Elle cesse de pleurer, et se ressaisit quelque peu, le regardant avec une curiosité mêlée de frayeur) Voilà! C'est bien! (Avec sympathie:) Vous allez mieux maintenant, n'est-ce pas? (Pour reconforter Judith, il lui pose la main sur l'épaule. ^{Instantanément} ~~Mais~~ elle se lève, hautaine et le fixe d'un air de défi. Et lui aussitôt retombe dans le ton sardonique qui lui est habituel :) Ah voilà qui est mieux! Vous êtes à nouveau vous-même; et Richard ^{aussi} lui-même. ^{Heureux} Bon. Allons-nous prendre le thé comme un couple respectable et paisible, en attendant le retour de votre mari?

JUDITH, qui a plutôt honte d'elle-même : S'il vous plait. Je..je regrette d'avoir été si stupide. (Elle se baisse pour prendre l'assiette de t^ôties sur le garde-feu.)

RICHARD : Je regrette pour vous d'être..ce que je suis. Permettez. (Il lui prend des mains l'assiette, et la porte sur la table.)

JUDITH, qui le suit avec la théière: Asseyez-vous, je vous en prie. (Il s'assoit au bout de la table qui est le plus proche de l'armoire. Il y a là une assiette et un couteau. L'autre assiette est placée près de la première; mais Judith reste à l'extrémité opposée de la table, à côté du feu, et s'y installe, tirant ^à vers elle le plateau) Prenez-vous du sucre?

RICHARD : Non. Mais beaucoup de lait. ^{laissez-moi} ~~Permettez-moi de~~ vous donner du pain grillé. (Il en met quelques tranches sur la seconde assiette, ~~XXXXX~~ et la lui tend, ainsi qu'un couteau. Ce geste prouve immédiatement qu'il sait bien qu'elle a évité d'occuper ce qui est d'habitude sa place afin d'être aussi loin que possible de lui.)

JUDITH, qui sait qu'il sait: Merci. (Elle lui donne son thé) Si vous voulez vous servir?

RICHARD : Merci. (Il met une tranche de pain grillé sur son assiette; elle se sert de thé.)

JUDITH, remarquant qu'il ne goûte à rien : Cela ne vous ~~XXXX~~ plaît pas? Vous ne mangez rien.

RICHARD : Vous non plus.

JUDITH, nerveuse : A l'heure du thé, je ne prends jamais grand chose. Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi.

RICHARD, regardant autour de lui d'un air rêveur : Je suis en train de ^{réfléchir} ~~penser~~. Tout cela est si étrange pour moi. Je me rends compte de la beauté et de la paix de cette maison. Je pen-

elle au fait que de toute ma vie, ~~je n'ai jamais~~ je ne me suis jamais senti en repos qu'
~~se~~ que je ne me suis, de ma vie, jamais aussi senti en repos qu'
en ce moment; et pourtant je sais parfaitement que jamais je ne
serais capable de vivre ici. Ce n'est pas dans ma nature, je
suppose, d'être domestiqué. Mais c'est très beau; ça touche à
la sainteté. (Il reste ^{un moment} à songer, puis rit doucement.)

JUDITH, vite : Pourquoi riez-vous?

RICHARD : J'étais en train de penser que si un étranger
entraît ici à l'instant, il nous prendrait pour mari et femme.

JUDITH, se vexant : Vous voulez dire, je suppose, que vous
êtes ^{plus} ~~d'avantage~~ de mon âge ^{que} ~~qu'il ne l'est~~?

RICHARD, les yeux ronds devant cette réplique inattendue:
Je n'ai jamais rien pensé de pareil. (A nouveau sardonique:) Je
~~vois~~ vois qu'il y a un autre aspect dans les joies domestiques.

JUDITH, avec colère : Je préfère avoir un mari que tout le
monde respecte plutôt que.. plutôt que..

RICHARD : Que le disciple du Diable. Vous avez ~~raison~~ ^{raison}; mais
il est à mon avis probable que votre amour l'aide à être un hom-
me bon, tout comme votre haine m'aide à être un homme mauvais.

JUDITH : Mon mari a été très bon à votre égard. Il vous a
pardonné de l'avoir insulté, et il cherche à vous sauver. N'é-
tes vous donc pas capable de lui pardonner d'être à ce point
meilleur que vous? Comment osez-vous le rabaisser en vous met-
tant à sa place?

RICHARD : J'ai fait ça?

JUDITH : Oui vous l'avez fait. Vous avez dit que si quel-
qu'un entrerait, il nous prendrait pour mari et..(Elle s'inter-
rompt, frappée de panique, parce qu'une escouade de soldats pas-
se en marquant le pas devant la fenêtre.) Les soldats anglais!
Qu'est-ce qu'ils..

RICHARD, écoutant : Chut!

UNE VOIX, au dehors : Halte! Quatre dehors! Deux avec moi
dedans!

Judith se lève à demi, tendant l'oreille et fixant ~~de~~ ^{de} ses yeux
dilatés, Richard, lequel, avec ~~prosaisme~~ ^{prosaisme}, lève sa tasse et se
trouve en train de boire son thé quand le loquet se soulève a-
vec un bruit sec, et qu'un sergent de l'armée anglaise pénètre
dans la pièce suivi de deux simples soldats, qui prennent leur
poste devant la porte. D'un pas vif le sergent s'avance jusqu'à
la table, entre Richard et Judith.

SERGEANT : Navré de vous déranger, mdame. ~~XXXXXXXX~~ Le ser-

vice! Anthony Anderson, ~~il s'arrête~~ au nom du Roi Georges, je vous arrête pour rébellion.

JUDITH, désignant Richard : Mais ce n'est pas.. (Richard, le visage de marbre, lève les yeux et lui lance un regard rapide. Elle s'interrompt, en portant ^{à sa} bouche la main qu'elle avait levé pour le désigner, et demeure les yeux écarquillés de frayeur.)

SERGEANT : Allons, pasteur: mettez votre veste, et ~~arrêtez~~ allons-y.

RICHARD : Oui, ^{l'air} je vais y aller. (Il se lève et fait un pas en direction de sa propre veste; puis reprend ses esprits, et, le dos tourné au sergent, sans bouger la tête, ~~il se~~ fouille la pièce d'un lent mouvement des yeux jusqu'au moment où il aperçoit la veste noire d'Anderson accrochée à l'armoire. Calmement, il va vers elle; la décroche et l'enfile. L'idée qu'il est en pasteur, l'amuse: il regarde les manches noires et adresse un sourire furtif à Judith, mais la pâleur du visage de celle-ci lui révèle que ce que Judith met toutes ses forces à tenter de ~~l'arrêter~~ saisir n'est pas l'humour de la situation, mais son horreur. Il se retourne vers le sergent, qui justement s'approchait de lui, en tenant une paire de menottes dissimulée derrière son dos, et demande d'un ton badin:) Vous est-il déjà arrivé, Sergent, d'arrêter un homme portant mon costume?

SERGEANT, avec un respect instinctif, provoqué moitié par la veste noire, moitié par l'éducation de Richard) A vrai dire, non monsieur. Tout au plus, un aumônier militaire. (Montrant les menottes) Navré, monsieur, mais..service-service!..

RICHARD : Cela va de soi, sergent. D'ailleurs, je n'en ai pas honte. Mais je vous sais gré de vous en excuser. (Il tend ses mains.)

SERGEANT, sans profiter de l'offre : (Echange de bons procédés. ~~Un service en vaut un autre, Monsieur, si~~ vous voulez dire un mot à votre dame avant de partir?

RICHARD, souriant : Oh nous nous reverrons avant..hein? (pour: "avant que vous n'allez pendiez".)

SERGEANT, d'une voix forte, avec une gaieté ostentatoire: Oh naturellement, naturellement. Pas de raison que Madame se donne des angoisses. Cependant..(baissant la voix pour n'être entendu que de Richard:) votre dernière chance, monsieur. Ils se regardent un instant, d'un air entendu. Puis Richard

pousse un profond soupir et se tourne vers Judith.

RICHARD, d'une voix très distincte : Mon amour. (Judith, de qui la p^âleur est à faire pitié, le regarde, ~~tente~~ tente de lui répondre, mais n'y parvient pas..tente aussi de venir vers lui, mais ne parvient pas non plus à croire qu'elle tiendra debout sans le support de la table.) Monsieur, en homme du monde chevaleresque qu'il est, est assez bon pour nous laisser le temps de nous faire nos adieux. (Le sergent, avec délicatesse, s'écarte et rejoint ses hommes près de la porte.) Il essaie de vous épargner la vérité; mais il vaut mieux que vous la sachiez. Vous m'écoutez? (El fait signe que oui) Est-ce que vous comprenez que je vais à la mort? (Elle fait signe qu'elle comprend) Ecoutez-moi attentivement: il faut que vous trouviez notre ami, celui qui était avec nous il y a encore un instant. Vous comprenez? (Elle fait signe que oui) Veillez à l'emmener en sécurité hors d'atteinte du malheur. Surtout, surtout, ne lui apprenez pas le danger que je cours! Mais s'il le découvre^{parvient à}, dites-lui bien qu'il ne peut pas me sauver : ils le pendraient mais ne m'épargneraient pas. Dites-lui encore que je suis inébranlable dans ma religion, comme lui l'est dans la sienne, et qu'il peut compter sur moi jusqu'à la mort. (Il se tourne pour s'en aller, et croise les yeux du sergent qui semble avoir de légers soupçons. Il réfléchit un instant puis se tourne vers Judith, avec espièglerie, et sous le sérieux de son attitude affleure comme un sourire quand il dit:) A présent, ma chérie, j'ai peur que le sergent ne croie pas que vous^{tu} avez^{as} pour moi l'amour d'une épouse si ~~vous~~ ne me donnes pas un baiser avant que je ne m'en aille.

Il s'approche d'elle et lui tend les bras. Elle se détache de la table, et tombe presque entre ses bras.

JUDITH, que les mots étouffent : Je devrais...c'est un meurtre..

RICHARD : Non, juste un baiser ~~à la française~~ (avec douceur et tout bas:) pour lui!

JUDITH : Je ne peux pas. Vous devez..

RICHARD, la serrant dans ses bras, dans un élan de pitié pour sa détresse: Ma pauvre petite ~~fil~~lle!

Judith, dans un effort soudain, jette ses bras autour de lui; l'embrasse, et s'évanouit, tombant des bras de Richard au sol comme si le baiser l'avait tuée.

RICHARD, qui s'empresse d'aller vers le sergent : Allez, sergent, vite, avant qu'elle ne revienne à elle. Les menottes. (Il tend les poignets.)

SERGEANT, rempochant les menottes : N'en parlons plus, monsieur: je vous fais confiance. Vous êtes un type régulier. Vous auriez dû vous faire soldat, monsieur. Entre les deux, s'il ~~ne~~ vous plait. (Les deux soldats, l'un devant, l'autre derrière, encadrent Richard. Le sergent ouvre la porte.)

RICHARD, promenant une dernière fois son regard sur la pièce : Adieu ma femme. Adieu ma maison. Voilez les tambours et en avant marche!

Le sergent fait signe au premier soldat de se mettre en marche. Leurs rangs s'éloignent rapidement.

Lorsqu'Anderson rentre de chez Mrs Dudgeon, il est surpris de trouver la pièce apparemment vide, et sans autre éclairage que la lueur du feu; car l'une des chandelles a fini de se consumer et l'autre, vacillante, est sur le point de s'éteindre.

ANDERSON : Bon sang! Qu'est ce qu'il..?(appelant:) Judith! Judith! (Il écoute: pas de réponse) Hm! (Il va à l'armoire; d'un tiroir sort une chandelle; allume celle-ci à la flamme vacillante de celle qui est en train de mourir; et la lumière lui révèle les plats dont il découvre avec étonnement qu'on n'y a pas goûté. Il met ensuite la chandelle dans le chandelier; enlève son chapeau et, ~~se grattant la tête~~ très intrigué, se gratte la tête. Geste qui l'amène à regarder par terre pour la première fois; et c'est là qu'il aperçoit Judith gisante, immobile, les yeux fermés. Il se précipite, se baisse à côté d'elle, et lui relève la tête.) Judith.

JUDITH, s'éveillant; car, épuisée à force de souffrance, elle a glissé de l'évanouissement au sommeil: Oui. Tu m'as appelée? Qu'est ce qu'il y a?

ANDERSON : Je viens de rentrer, ~~juste à~~ et de te trouver étendue là, les chandelles consumées, le ~~reste~~ thé versé et refroidi. Que s'est-il passé?

JUDITH, encore égarée, : Je ne sais pas. J'ai dormi? Je suppose..(déconcertée, elle s'interrompt) Je ne sais pas.

ANDERSON, se lamentant : Dieu me pardonne. Je t'ai laissée seule avec ce misérable. (Judith retrouve la mémoire. Elle pousse un cri d'angoisse, étreint les épaules de son mari, et se remet sur ses pieds en s'accrochant à lui quand il se relève.

Il la serre tendrement dans ses bras.) Ma pauvre petite chérie!

JUDITH, se cramponnant frénétiquement à lui : Qu'est ce que je vais faire? Oh Mon Dieu, qu'est ce que je vais faire?

ANDERSON : N'y pense plus, ma chérie, n'y pense plus, ma bien aimée. C'est ma faute. Allons, tu es en sécurité maintenant. Et tu n'as pas ^{de mal} blessée, n'est-ce pas? (Il cesse de la tenir pour voir si elle peut tenir debout)^{La, vois-tu?} Pourvu que tu ne ^{sois} pas ^{avec} ~~blessée~~^{de mal}, le reste n'a pas d'importance.

JUDITH : Non, non, non, je ^{n'a pas de mal} ne suis pas blessée.

ANDERSON : Le ciel en soit loué! Allez, (l'amenant au siège à deux places et la faisant asseoir à côté de lui:) assieds-toi et repose-toi; tu me raconteras tout ça demain. Ou plutôt (se méprenant sur son désarroi) tu ne me le raconteras pas du tout si ça te contrarie. Là, là! (gaiement) Je vais te refaire du thé; ça te remettra. (Il va à la table et vide la théière dans le vide-tasses.)

JUDITH, d'une voix tendue : Tony.

ANDERSON : Oui, chérie?

JUDITH : Tu crois que nous sommes dans un rêve! et c'est tout?

ANDERSON, qui, le coeur serré par l'inquiétude, ~~regarde~~ guette sa femme du coin de l'oeil, tout en continuant posément et gaiement à mettre du thé dans la théière; Peut-être bien, ma cocotte. Mais tu ferais aussi bien de rêver d'une tasse de thé, pendant que tu y es.

JUDITH : Oh assez, assez; Tu ne ~~sais pas~~ sais pas.. (elle enfouit son visage entre ses mains nouées.)

ANDERSON, cessant de feindre et s'approchant d'elle : Ma chérie, qu'y a-t-il? Je ne peux pas le supporter plus longtemps: il faut que tu me racontes. C'est arrivé par ma faute: j'ai été fou de lui faire confiance.

JUDITH : Non. Ne dis pas ça. Tu ne dois pas dire ça. Il.. oh non, non! Je ne peux pas. Tony, ne me parle pas. Prends mes mains, ..mes deux mains. (Il les prend, étonné) Fais que je pense à toi, pas à lui. Il y a un danger, un danger effrayant; mais ce danger, c'est toi qui le cours; et je ne peux pas m'empêcher d'y penser! Je ne peux pas, je ne peux pas: j'en reviens toujours à penser au danger que lui court. Il faut le sauver..non, c'est toi qu'il faut sauver, toi, toi, toi. (Elle se lève d'un bond comme si elle avait quelque chose à faire, ou à partir quelque part,

et s'écrie:) Oh Mon Dieu! Aidez-moi!

ANDERSON, sans se lever, tenant toujours les mains de Judith, résolu à garder son sang-froid : Doucement, doucement, ^{ma chérie} ma cocotte. Tu es toute bouleversée.

JUDITH : Il y a de quoi l'être. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas quoi faire. (Elle retire ses mains de force.) Il faut que je le sauve. (Anderson est pris d'alarme et se dresse quand ~~elle~~ il la voit courir, comme folle, vers la porte. Laquelle, sous son nez, est ouverte par Essie qui se précipite dans la pièce, pleine d'~~anxiété~~ ^{anxiété} anxiété. C'est pour Judith une si désagréable surprise qu'elle en recouvre ses esprits. Sa voix est tranchante et ~~irritée~~ chargée de colère pour demander:) Qu'est ce que vous voulez?

ESSIE : ~~J'étais chargée~~ ^{Je suis} de venir chez vous.

ANDERSON : Qui t'a chargée ~~de~~ ^{de} le faire?

ESSIE, les yeux fixés sur lui comme si la présence d'Anderson la surprenait : Vous êtes là?

JUDITH : Evidemment. Ne sois pas sottte, ma petite.

ANDERSON : Doucement, ma chérie, tu vas l'effrayer. (Se mettant entre elles) Approchez ~~vous~~, Essie. (Elle s'approche de lui.) Qui ~~l'a~~ ^{vous} a envoyée ici?

ESSIE : Dick. Il m'a fait remettre un mot par un soldat. J'étais chargée de venir tout de suite et de faire tout ce que Mrs Anderson me demanderait.

ANDERSON, pour qui c'est l'illumination: Un soldat! Ah je comprends tout maintenant! Ils ont arrêté Richard. (Judith a un geste de désespoir.)

ESSIE : Non. J'ai demandé ~~au~~ ^{au} soldat. Dick est hors de danger. Mais le soldat disait que vous, on vous avait pris.

ANDERSON : Moi! (Ahuri, il se retourne vers Judith pour qu'elle lui donne une explication.)

JUDITH, la voix cajoleuse : ~~Franchement, maintenant~~ Tout va bien, mon chéri, je comprends. (A Essie) Essie, merci d'être venue; mais je n'ai plus besoin de vous à présent. Vous pouvez rentrer chez vous?

ESSIE, prise de soupçon: Vous êtes sûre qu'on n'a pas touché à Richard? Peut-être qu'il a demandé au soldat de dire que ~~ce~~ ^{ce} c'était le pasteur. (Anxieuse) Mrs Anderson, vous pensez que ça pourrait s'être passé comme ça?

ANDERSON : Si c'est la vérité, dis-le lui, Judith. Elle

l'apprendra de toutes façons du premier ^{vois n qu'elle renouera} passant dans la rue. 83/84
(Judith se détourne et se couvre les yeux avec les mains.)

ESSIE, d'une voix plaintive : Mais qu'est ce qu'ils vont lui faire? Oh, qu'est ce qu'ils vont lui faire? Ils vont le pendre? (Judith frissonne convulsivement et se jette sur la chaise que Richard occupait à table pour le thé.)

ANDERSON, caressant l'épaule d'Essie et essayant de la rassurer : J'espère que non. J'espère que non; Si vous gardez bien votre calme et votre patience, peut-être pourrons-nous l'aider, d'une manière ou de l'autre.

ESSIE : Oui..Aidez-le..Oui, oui, oui. Je serai sage.

ANDERSON : Il faut que j'aie le voir tout de suite, Judith.

JUDITH, se levant d'un bond : Oh non. Il faut que tu partes, loin..très loin, dans un endroit où tu seras hors de danger.

ANDERSON : Bah!

JUDITH, avec passion : Tu veux donc me tuer? ~~tu~~ Crois que je pourrai supporter de vivre des jours et des jours à me torturer de terreur à chaque pas que j'entendrai..à chaque fois qu'on frappera à la porte? De passer sans dormir des nuits et des nuits dans l'angoisse et l'épouvante à tendre l'oreille pour savoir s'ils ne viennent pas t'arrêter?

ANDERSON : Crois-tu qu'il serait préférable de savoir que j'ai déserté mon poste au premier signe de danger?

JUDITH, amère : Tu ne partiras pas. Je le sais. Tu resteras; ~~et~~ je deviendrai folle.

ANDERSON : Ma chérie, ton devoir..

JUDITH, violente : Qu'ai-je à faire de mon devoir?

ANDERSON, choqué : Judith!

JUDITH : Mon devoir, je le fais. Mon devoir, je m'y agrippe. Mon devoir, c'est de te faire partir, loin, de te sauver, et de le laisser, lui, aller à son destin. (Essie pousse un cri de détresse et s'effondre sur la chaise qui est près du feu, avec un sanglot muet.) Mon instinct me dit comme à elle le sien. par dessus-tout de le sauver, et pourtant il vaudrait bien mieux pour lui qu'il meure! Tellement mieux! Mais je sais que tu n'en feras qu'à ta tête, comme lui. Je suis impuissante. (L'air morne, elle s'assoit sur le siège à deux places.) Je ne suis qu'une femme: je ne peux rien faire d'autre que de rester assise

là et que souffrir. Simplement, dis-lui que j'ai essayé de te sauver..que j'ai fait de mon mieux pour te sauver.

ANDERSON : Ma chérie, il ~~sera~~ sera bien plus préoccupé du danger que lui court que de celui que ^{moi} je cours, j'en ai peur.

JUDITH : Assez; ou je te hais.

ANDERSON, sur un ton de remontrance : Allons, allons, allons! Comment veux-tu que je te laisse si tu dis des choses pareilles? Tu n'es plus du tout toi-même. (Il se tourne vers Essie.) Essie.

ESSIE, s'empressant de se lever et séchant ses yeux : Oui?

ANDERSON : Attends~~ez~~ moi dehors un moment, comme une bonne fille: Mrs Anderson n'est pas bien. (Essie le regarde avec méfiance) So~~it~~ sans crainte: j'arrive tout de suite; et j'irai voir Dick.

ESSIE : Vous êtes sûr que vous irez le voir? (Chuchotant:) Vous ne la laisserez pas vous en empêcher?

ANDERSON, souriant : Non, non, c'est entendu. Promis. (Elle sort.) ~~Vous~~ ^{est} une bonne fille. (Il ferme la porte, et revient auprès de Judith.)

JUDITH, assise..raide : Tu vas à la mort.

ANDERSON, cocasse : En ce cas, j'irai avec ma veste neuve, ma chérie. (Il se tourne vers l'armoire, tout en commençant d'enlever la veste qu'il a sur lui) Où est..? (Il fixe un instant le clou où rien ne pend; puis, d'un mouvement vif, tourne les yeux vers la cheminée; traverse la pièce à grandes enjambées et soulève la veste de Richard.) Dis donc, ma chérie, il a tout l'air d'être parti avec ma veste neuve.

JUDITH, toujours immobile : Oui.

ANDERSON : Ce sont les soldats qui ont fait une erreur?

JUDITH : Oui. Ils ~~ont~~ fait une erreur.

ANDERSON : Il aurait dû le leur dire. Pauvre garçon, il était trop bouleversé, ~~je~~ je suppose.

JUDITH : Oui. Il aurait dû le leur dire. Moi aussi j'aurais dû.

ANDERSON : Tout cela est très troublant..^{et toujours triste} bizarre presque. C'est curieux comme ces petits détails nous frappent même dans les circonstances les plus..(Il ne poursuit pas; et se met à enfiler la veste de Richard) Je ferais aussi bien de lui ramener sa veste. Je sais ce qu'il va dire..(imitant le ton sardonique de Richard:) "Vous vous inquiétez au sujet de mon âme, Monsieur

le Pasteur, et aussi au sujet de votre veste neuve." Eh?

JUDITH : Oui, c'est exactement ce qu'il ^{te} vous dira. (Le regard perdu) Ça n'a pas d'importance: je ne vous reverrai plus, ^{jamais} ni l'un ni l'autre.

ANDERSON, moqueur : Taratata! (Il s'assied à côté d'elle) C'est comme ça que tu tiens ta promesse que je n'aurai pas à rougir de ma courageuse épouse?

JUDITH : Non. C'est comme ça que je la romps. Je ne peux pas tenir mes promesses envers lui; pourquoi faudrait-il que je tienne mes promesses envers toi?

ANDERSON : Ne parle pas par énigmes, mon amour. Cela me donne l'impression que tu n'es pas sincère. (Il y a dans le regard que Judith lui lance un inexprimable reproche) Oui, ma chérie, ce n'est jamais pour être sincère qu'on dit des bêtises; et ma petite chérie est en train de dire des bêtises. Tout simplement des bêtises. (Judith, dont le visage s'assombrit, s'obstine dans le mutisme. Elle regarde fixement devant elle, et n'accorde plus à son mari d'attention, obsédée qu'elle est par le sort de Richard. Anderson scrute le visage de Judith; s'aperçoit que la moquerie n'a produit aucun effet; y renonce donc, comme à faire d'autres efforts pour cacher l'anxiété qui est la sienne.) J'aimerais vraiment savoir ce qui a pu te faire si peur. Il y a eu lutte? Il s'est battu?

JUDITH : Non. Il a souri.

ANDERSON : S'est-il rendu compte du danger qu'il courait, à ton avis?

JUDITH : Il s'est ~~ren~~ ^{re}ndu compte de celui que tu courais, ~~toi~~ ^{toi}

ANDERSON : ~~non~~ Que je courais, moi!

JUDITH, d'une voix monocorde : Il a dit : "Veillez à l'emmener en sécurité, hors d'atteinte du malheur." J'ai promis, je ne peux pas tenir ma promesse. Il a dit : "Surtout, surtout, ne lui apprenez pas le danger que je cours." Je t'en ai parlé. Il a dit que si tu ~~parvenais~~ parvenais à le découvrir, tu ne pourrais pas le sauver..qu'ils le pendraient, lui, et que toi, ils ne t'épargneraient pas.

ANDERSON, se levant en proie à une généreuse indignation : Et tu crois que je vais laisser un homme animé de si nobles sentiments mourir comme un chien, quand il suffirait de quelques mots pour qu'il meure en chrétien. Judith, tu me fais honte.

JUDITH : Il sera inébranlable dans sa religion, comme tu

l'es dans la tienne, et que ~~sur ce point~~ tu peux compter sur lui jusqu'à la mort. C'est ce qu'il a dit.

ANDERSON : Dieu lui pardonne! Qu'a-t-il dit d'autre?

JUDITH : Il a dit Adieu.

ANDERSON, ~~qui, fort préoccupé, arpente nerveusement la pièce de long en large~~ qui, fort préoccupé, arpente nerveusement la pièce de long en large : Pauvre garçon! Pauvre garçon! J'espère, Judith, que tu lui as dit adieu en toute bonté et en toute charité.

JUDITH : Je l'ai embrassé.

ANDERSON : Quoi! Judith!

JUDITH : Tu es fâché?

ANDERSON : Non, non. Tu as eu raison, tu as eu raison. Pauvre garçon! Pauvre garçon! (avec un profond chagrin) ~~Et à son âge, mourir comme ça, pendu!~~ A son âge, mourir comme ça, pendu! Et ensuite ils l'ont emmené?

JUDITH : Ensuite tu étais là; c'est la dernière chose dont je me souviens. Je suppose que je me suis évanouie. A présent, Tony, dis-moi adieu. Je m'évanouirai peut-être à nouveau. Je voudrais être morte.

ANDERSON : Non, ma chérie, non! Il faut que tu te reprennes et que tu sois raisonnable. Je ne suis pas en danger..pas le ~~moins~~ moins du monde.

JUDITH, solennelle : Tu vas à la mort, Tony..à une mort certaine, si ~~le~~ Seigneur permet que soient tués les innocents. Ils ne te le laisseront pas le voir: ils t'arrêteront à l'instant ~~même~~ même où tu ^{leur diras} ~~donneras~~ ton nom. C'est pour toi que les soldats sont venus.

ANDERSON, foudroyé : Pour moi!!! (Son poing se serre; son cou se gonfle; son visage se violace; les poches ~~de graisse~~ qu'il a sous les yeux s'injectent d'un sang brûlant; l'homme de paix disparaît, transfiguré en un homme de guerre emporté et formidable. Judith, pourtant, reste la proie de son obsession et ne le regarde pas: il y a dans la détermination de son regard le reflet machinal de la détermination de Richard!)

JUDITH : Il a pris ^{ta} ~~vostra~~ place: c'est pour ^{te} ~~vous~~ sauver qu'il va mourir. Voilà pourquoi il est parti avec ta veste. Voilà pourquoi je l'ai embrassé.

ANDERSON, explosant : Nom de Dieu! (le ton de sa voix est rude et dominateur, ses gestes empreints d'une énergie brutale) Essie, Essie!

ESSIE, accourant : Oui.

ANDERSON, avec impétuosité : Cours à l'auberge, aussi vite que ~~vos~~ ^{tes} jambes le peuvent. Dis-leur de seller leur cheval le plus rapide et le plus résistant (Judith se lève la respiration coupée et, incrédule, le regarde fixement)..la jument alezane si elle est fraîche..sans perdre une seconde. Allez à l'écurie et dites au noir qui s'y trouve que je lui donnerai un dollar d'argent si le cheval est prêt quand j'arrive, et que je suis sur vos talons. Filez! (Son énergie donne des ailes à Essie, qui se sauve. Il fonce sur ses bottes de cheval; se précipite avec elles vers la cheminée, et commence à les enfiler.)

JUDITH, qui n'arrive pas à croire Anderson capable d'une telle chose : Tu ne vas ^{pas} le voir!

ANDERSON, occupé à ses bottes : Le voir! ça servirait à quoi? (Il grogne pour lui-même, tout en finissant d'enfiler la première au prix d'un violent effort:) J'irai les ^{voir} ~~trouver~~, voilà ce que je ferai. (A Judith, d'un ton péremptoire:) Donne-moi ~~les~~ ^{les} pistolets, j'en ai besoin. Et de l'argent, de l'argent, j'ai besoin d'argent ..tout l'argent de la maison. (Il se baisse pour passer l'autre botte, tout en grommelant:) Ça lui ferait une belle jambe ~~de~~ de m'avoir à côté de lui sur l'échafaud! (Il enfile la botte.)

JUDITH : Alors, tu l'abandonnes?

ANDERSON : Silence, femme! Et donne-moi les pistolets. (Elle va à l'armoire et y prend une ceinture de cuir à laquelle sont passés deux pistolets, un cornet à poudre, et un sachet de balles. Elle la jette sur la table. Puis elle ouvre, d'un tour de clé, un tiroir de l'armoire et en sort une bourse. Anderson se saisit de la ceinture et ~~l'attache~~ l'attache, en disant:) S'ils l'ont pris pour moi parce qu'il portait ma veste, peut-être me prendront-ils pour lui si je porte la sienne. (Remontant la ceinture pour la mettre en place) Est-ce que je lui ressemble?

JUDITH, se retournant, la bourse à la main: ^{atrocité} C'est horrible ~~ce~~ ^{ce} que tu ~~me~~ ^{me} lui ressembles ~~peu~~. ^{Qu'est-ce que tu lui ressembles peu?}

ANDERSON, lui arrachant la bourse, et la vidant sur la table Hm! ~~Voyons un peu.~~ ^{Voyons un peu.}

JUDITH, s'asseyant, ~~se~~ et c'est reconnaître son impuissance: Est-ce que prier servirait à quelque chose, à ton avis, Tony?

ANDERSON, qui compte l'argent: Prier! C'est en priant que nous enlèverons la corde de Swindon du cou de Richard?

JUDITH : Dieu ~~fléchira peut-être~~ le coeur du Major Swindon. ^{pourrait fléchir}

ANDERSON, avec mépris..tout en fourrant dans sa poche une poignée de pièces : Alors, qu'il le fasse. Je ne suis pas Dieu, et je suis bien obligé d'utiliser d'autres moyens. (Judith à le souffle coupé par le blasphème. Anderson jette la bourse sur la table.) Garde ça. J'ai pris 25 dollars.

JUDITH : Tu as même oublié que tu es un pasteur?

ANDERSON : Le Pasteur, qu'il aille se faire..pouah! Mon chapeau! Où est mon chapeau? (Il décroche chapeau et manteau d'un geste vif, et met l'un et l'autre en toute hâte.) A présent, écoute-moi, toi. Si tu peux arriver à lui dire un mot, en te faisant passer pour sa femme, dis-lui de garder le silence jusqu'à demain matin; comme ça j'aurai tout le temps dont j'ai besoin.

JUDITH, solennelle : Tu peux compter sur lui jusqu'à la mort.

ANDERSON ; Tu es une imbécile, une imbécile, Judith. (Maîtrisant pour un instant le torrent de sa hâte, et parlant avec un reste de la manière persuasive, calme et émouvante, qui était naguère la sienne:) Tu ne connais pas l'homme qui est ton mari. (Essie est de retour. Aussitôt il se précipite sur elle) Alors, le cheval est prêt?

ESSIE, à bout de souffle : Il sera prêt quand vous arriverez.

ANDERSON : Bien. (Il va pour sortir.)

JUDITH, se levant et lui tendant les bras en un geste incontrôlé : Tu ne me dis pas adieu?

ANDERSON : Pour perdre encore une seconde! Pouah! (Il se rue dehors tel une avalanche.)

ESSIE, se précipitant vers Judith : Il est parti sauver Richard, n'est-ce pas?

JUDITH : ~~Essie~~ Sauver Richard! Non: Richard l'a sauvé, lui. Il est parti ~~pour~~ sauver sa propre vie. Richard n'a qu'à mourir.

Essie hurle de terreur et tombe sur les genoux, en se cachant le visage. Judith, sans faire attention à elle, regarde, raide, droit devant elle, l'image de Richard en train de mourir.

ACTE III

Le lendemain matin de bonne heure, au quartier général britannique établi à l'Hotel de ville, le sergent ouvre la porte d'une petite antichambre lambrissée et vide où il invite Judith à entrer. Elle a passé une mauvaise nuit, sans doute même a-t-elle passablement déliré, car, malgré la brutale réalité du matin, son regard redevient fixe sitôt que rien ne retient ^{fait un effort} ~~à~~ son attention.

Le sergent considère que ^(de Judith) les sentiments sont ~~tout~~ à son honneur, et lui marque sa sympathie en la réconfortant d'une façon toute militaire. Au demeurant bel homme, fier de son uniforme et de son grade, il se sent particulièrement qualifié pour, dans les limites du respect, la consoler.

SERGEANT : Ici, ^{madame} ~~mdame~~, vous pourrez causer tranquillement avec lui.

JUDITH : Vais-je avoir longtemps à attendre?

SERGEANT : Non, ^{madame} ~~mdame~~, pas une minute. ^{Nous} L'avons enfermé pour la nuit à la maison d'arrêt; et vient juste d'être transféré ici pour la cour martiale. ^{Madame} Ayez pas peur, ~~mdame~~: (L'a dormi comme un enfant et l'a fait un fameux petit déjeuner.

JUDITH, incrédule : Il est de bonne humeur?

SERGEANT : La grande forme, mdame. L'aumônier lui a fait une petite visite hier soir; eh bien lui a soulevé dix-sept shillings au tric-trac. Et ^{il les} ~~les~~ a partagés entre nous parce que c'est un homme du monde. Le règlement c'est le règlement, ^{mdame} ~~mdame~~, naturellement; mais ici vous êtes entre amis. (On entend qui se rapproche le pas de deux soldats.) Ah! Je crois qu'^{le} voilà. (Richard entre. Rien dans son maintien n'indique l'anxiété ni la captivité. Le sergent adresse aux deux soldats un signe de tête et leur montre dans sa main la clé de la pièce. Les soldats se retirent.) Monsieur, votre bonne dame.

RICHARD, allant vers elle : Quoi! Ma femme. Mon adorée. (Il lui prend la main et la baise avec une galanterie perverse et ^{mauvaise} ~~capillaire~~.) Sergent, combien de temps accordez-vous à un mari au coeur brisé pour faire ses adieux?

SERGEANT : ~~Tant~~ Aussi longtemps qu'on pourra, monsieur. On ne vous dérangera pas jusqu'à ce que la cour siège.

RICHARD : Mais l'heure a sonné.

SERGEANT : ~~Il~~ a sonné, oui monsieur; mais il y a un retard. Le Général BARGOYNE vient d'arriver - nous, monsieur, on l'appelle Johnny Belles Manières- il va trouver à redire sur tout, il n'en aura pas terminé avant la demie. Je le connais, monsieur ; j'ai servi sous lui au Portugal. Vous avez vingt minutes devant vous, monsieur; alors, avec votre permission, je ne vais pas vous en gâcher une de plus. (Il sort et ferme la porte à clé. Richard abandonne aussitôt son attitude ^{bravade} ~~canaille~~ et se tourne vers Judith avec une sincère délicatesse.)

RICHARD : Mrs Anderson, c'est très aimable à vous de me rendre visite. Comment allez-vous depuis hier soir? J'ai été obligé de partir avant que vous ne reveniez à vous, mais j'ai fait dire à Essie de venir s'occuper de vous. A-t-elle compris mon message?

JUDITH, haletante et pressante : Oh! Ne pensez pas à moi; je ne suis pas venue ici pour parler de moi. Est-ce qu'ils vont.?(sous-entendu : "vous pendre")

RICHARD, désinvolte : A midi, pile. En tout cas, il en fut ainsi le jour où ils ont expédié Oncle Peter. (Elle frissonne.) Votre mari est-il en sécurité? A-t-il pris le large?

JUDITH : Il n'est plus mon mari.

RICHARD ; les yeux écarquillés : Hein?

JUDITH : Je vous ai désobéi. Je lui ai tout raconté. Je m'attendais à ce qu'il vienne ici pour vous sauver. Je ~~vou-~~ ^{dois} ~~lais~~ ^{rais} qu'il vienne ici pour vous sauver. Au lieu ~~qu'il~~ ^{de cela, il} s'est enfui.

RICHARD : Bien, c'est ce que je voulais qu'il fasse. A quoi aurait-il servi qu'il reste? On nous aurait pendus tous les deux, voilà tout.

JUDITH, avec reproche et gravité : Richard Dudgeon, sur votre honneur, qu'auriez-vous fait à sa place?

RICHARD : Exactement ce qu'il a fait, bien sûr.

JUDITH : Pourquoi ne voulez-vous pas être naturel avec moi? Honnête et sincère? Si vous êtes à ce point égoïste, pourquoi les avez-vous laissés vous emmener hier soir?

RICHARD : ^{gouement} Sur ma vie, je n'en sais rien, Mrs Anderson.

RICHARD : Je n'arrête pas de me poser la question depuis; et je n'arrive pas à me trouver l'ombre d'une raison pour avoir agi comme je l'ai fait.

JUDITH : Vous l'avez fait pour lui -et vous le savez- parce que vous êtes persuadé qu'il vaut bien mieux que vous.

RICHARD, riant : Oho! Non. La raison serait jolie, je le reconnais; mais je n'ai pas tant de modestie. Non: ce n'était pas pour lui.

JUDITH, après un silence durant lequel elle le regarde timidement, et rougit douloureusement : C'était pour moi?

RICHARD, galamment : A dire vrai, vous y êtes pour quelque chose; ça a dû être un peu pour vous. Quoi qu'il en soit, vous les avez laissés m'emmener.

JUDITH : Et vous croyez que je ne me le suis pas répété toute la nuit! Si vous mourez, ce sera de ma faute. (rougissement, elle lui donne sa main, et ajoute, avec une intense gravité) Si je pouvais prendre votre place comme vous avez pris la sienne, je le ferais, et peu m'importerait que la mort soit atroce.

RICHARD, qui lui tient la main et sourit, mais reste écarté d'elle : Je suis tout à fait sûr que je ne vous laisserais pas faire.

JUDITH : Vous ne comprenez pas que je peux vous sauver?

RICHARD : Comment? En changeant de vêtements avec moi, hein?

JUDITH, dégageant sa main pour la porter ^{aux} à ses lèvres de Richard : Ne... (non ^{non} entendez: "Ne plaisantez pas!") Non: en disant aux ^{Juges} ~~tribunaux~~ qui vous êtes en réalité.

RICHARD, fronçant les sourcils : Pas la peine: ils ne me feraient pas grâce; et cela gâcherait moitié des chances qu'a ~~vous~~ ^{le pasteur} de s'en sortir. Ils sont résolus à nous intimider en faisant un exemple: il leur faut quelqu'un sur cet échafaud aujourd'hui. Bon, à nous de les intimider en leur montrant que nous faisons cause commune, jusqu'à la mort. C'est la seule force qui puisse renvoyer Burgoyne de l'autre côté de l'Atlantique et faire de l'Amérique une nation.

JUDITH, impatiemment : Oh, quelle importance, tout ça?

RICHARD, riant : Juste: quelle importance? Et qu'est ce qui a de l'importance? Savez-vous, Mrs Anderson, les hommes ont de ces ^{principes} ~~notions~~ bizarres dont les femmes discernent la folie.

JUDITH : Et c'est à ces ^{principes} ~~notions~~ que les femmes doivent de perdre ceux qu'elles aiment.

RICHARD : Rien de plus facile pour elles que de prendre de nouveaux amants.

JUDITH, indignée : Oh! (véhémente) Est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes en train de vous tuer de vos propres mains?

RICHARD : Je suis le seul homme que j'ai le droit de tuer, Mrs Anderson. N'en faites pas une histoire: ma mort ne privera aucune femme de son amant. (Souriant) ~~Vous n'avez rien de spécial~~ qui se soucie de moi? Personne. Avez-vous appris que ma mère était morte?

JUDITH : Morte!

RICHARD : D'un arrêt du coeur..cette nuit. La dernière parole qu'elle m'ait adressée aura été pour me maudire; mais je ne crois pas que j'aurais supporté de l'entendre me bénir. Le reste de ma famille ne s'affligera pas démesurément de mon sort. Essie pleurera, un jour ou deux; mais j'ai assuré son avenir: la nuit dernière, j'ai fait mon testament.

JUDITH, glaciale, après un court silence : Et moi?

RICHARD, surpris: Vous?

JUDITH : Oui, moi. Je ne compte pas du tout?

RICHARD, avec une brutale gaieté : Si: pour du bonheur. Vous avez exprimé hier vos sentiments à mon égard avec beaucoup de franchise. Ce qui est arrivé vous ~~peut-être~~ peut-être provisoirement adoucie; mais, croyez-moi, Mrs Anderson, il n'y a pas un os de ma carcasse, un cheveu de ma tête que vous ne détestiez. A midi, aujourd'hui, vous direz: "Bon débarras!" comme vous l'auriez dit hier à midi.

JUDITH, d'une voix tremblante : Comment pourrais-je vous montrer que vous vous trompez?

RICHARD : Ne vous en faites donc pas. Je vous accorde volontiers que vous me détestez un peu moins. Tout ce que je veux dire, c'est que ma mort ne vous brisera pas le coeur.

JUDITH, murmurant presque : Qu'en savez vous? (Elle met

ses mains sur les épaules de Richard et le regarde intensément.)

RICHARD, stupéfait: il devine la vérité : Mrs Anderson!
(A l'horloge de l'hôtel de ville sonne le quart. Il se reprend, écarte les mains de Judith, et dit plutôt froidement:) Je vous prie de m'excuser: ils vont venir me chercher dans un instant. C'est trop tard.

JUDITH : Ce n'est pas trop tard. Demandez-leur d'entendre mon témoignage. Jamais ils ne voudront vous tuer quand ils sauront l'héroïsme de votre conduite.

RICHARD, non sans mépris : Vraiment! Seulement si je ne vais pas jusqu'au bout, où sera l'héroïsme? Je les aurai roulés, c'est tout; et pour ça, ils me pendront comme un chien. Je serai bien avancé!

JUDITH, éperdue : Oh, ^{je l'espérais} je ~~crois~~ que vous voulez mourir.

RICHARD, obstinément : Non, je ne veux pas mourir.

Il jette un regard en arrière

JUDITH : Alors pourquoi ne pas essayer de vous sauver? X
Vous venez de dire que c'est pour moi que vous lui avez sauvé la vie...oui (l'étreignant parce qu'il recule avec un geste de protestation) un peu pour moi. Eh bien, pour moi, sauvez votre vie. Et je vous suivrai jusqu'au bout du monde.

RICHARD, la saisit par le poignet et l'écarte légèrement de lui, et la regardant avec fermeté:) Judith.

JUDITH, haletante...aux anges qu'il l'ait appelée ainsi : Oui.

RICHARD : Si j'ai dit -pour vous faire plaisir- que j'ai fait ce que j'ai fait un tout petit peu pour vous, j'ai menti comme les hommes mentent toujours aux femmes. Vous savez combien j'ai frayé avec des hommes qui ne valaient rien...mais oui, et aussi avec des femmes qui ne valaient rien. Eh bien, tous pouvaient atteindre à une certaine espèce de bonté et de bienveillance quand ils étaient amoureux. (Il lâche le mot avec mépris ^{le} comme un vrai Puritain.) J'en ai retenu le peu de cas qu'il faut faire de la bonté ^{qui ne se manifeste qu'à chaud.} quand elle attend pour se manifester ~~les moments d'enthousiasme.~~ Ce que j'ai fait hier soir je l'ai fait de sang froid, et je me souciais trois fois moins de votre mari, (impitoyable) ou de vous, (elle s'affaisse, fou-

me ~~le~~ ~~sais~~ de moi-même. Je n'avais pour me conduire ainsi ni raison ni intérêt. Je ne puis vous dire qu'une chose: quand je n'ai plus en ^{comme} ~~autre~~ solution pour m'ôter la corde du cou que de la mettre au cou d'un autre, je n'ai pas pu m'y résoudre. Pourquoi? Je n'en sais rien; et je me tiens pour un imbécile qui n'a que ce qu'il mérite. Mais je n'ai pas pu, et je ne peux pas. J'ai gardé de mon éducation ^{le pli} ~~l'habitude~~ de respecter la loi de ma propre nature; et je suis incapable d'aller contre elle, potence ou non. (Elle a lentement relevé la tête, et le regarde en face, à présent.) J'aurais agi de même pour n'importe qui dans cette ville, ou pour la femme de n'importe qui. (La relevant:) Comprenez-vous cela?

JUDITH : Oui: vous voulez dire que vous ne m'aimez pas.

RICHARD, révolté et féroce de mépris : C'est tout ce que cela veut dire pour vous?

JUDITH : Quoi de plus? Quoi de pire? cela peut-il vouloir dire pour moi? (Le sergent frappe. Le coup sur la porte heurte Judith au coeur.) Oh, encore un instant. (Elle se jette à genoux.) Je vous en prie..

RICHARD : Chut! (Fort) Entrez. (Le sergent tourne la clé dans la serrure et ouvre la porte. Le garde l'accompagne.)

SERGEANT, entrant: C'est l'heure, monsieur.

RICHARD : ~~A vos ordres,~~ ^{Je suis à vos ordres} sergent. Allons, ma chérie. (Il essaie de la soulever.)

JUDITH, s'accrochant à lui : Juste un mot encore..je vous en supplie, je vous en implore. Laissez-moi assister au procès. J'ai parlé au Major Swindon; il dit qu'on me donnerait l'autorisation si vous le demandiez. Demandez le. C'est ma dernière prière: je ne vous demanderai plus rien. (elle étreint son genou.) Je vous en prie, je vous en conjure.

RICHARD : Si je le demande, vous vous tairez?

JUDITH : Oui.

RICHARD : Vous tiendrez votre promesse?

JUDITH : Je tiendrai..(Elle s'effondre, en sanglots.)

RICHARD, prenant son bras pour la relever : S'il vous plait.. son autre bras, sergent.

Ils sortent, Judith convulsée de sanglots et soutenue par les deux hommes.

Aménagée entretemps, la Chambre du Conseil est maintenant prête pour la cour martiale. C'est une longue et haute salle avec au centre un fauteuil d'apparat sous un dais élevé qui porte une couronne en dorure et des rideaux marrons frappés du monogramme G.R. Faisant face au fauteuil, une table, elle aussi drapée de marron, avec une cloche, un lourd encrier, et de quoi écrire. Contre la table, plusieurs chaises. La porte est à main droite de l'occupant du fauteuil d'apparat quand celui-ci possède un occupant; pour l'instant il est vide. Le Major Swindon, homme pâle, ^{aux} les cheveux d'un blond-roux, l'air extrêmement consciencieux, d'environ 45 ans, s'assoit au bout de la table, et, le dos tourné à la porte, écrit. Il reste seul jusqu'à ce que le sergent annonce le Général sur un ton de soumission qui permet de penser que Johnny-Belles-Manières a fait sentir sa présence de façon plutôt pesante.

SERGEANT : Le Général, monsieur. *1100/1000. Sergent.* Swindon se lève précipitamment. Entre le Général. Exit le sergent. Le Général Burgoyne a 55 ans, ^{mais est les bien connus} et ne les paraît pas. C'est un homme élégant, avec assez de galanterie pour avoir converti un enlèvement en mariage distingué, assez d'esprit pour écrire des comédies à succès, assez d'aristocratiques relations pour avoir eu l'occasion de hautes promotions dans l'armée. Ses yeux, qui sont grands, brillants, compréhensifs et intelligents, constituent sa caractéristique la plus remarquable: sans eux la finesse de son nez et la petitesse de sa bouche tendraient à suggérer plus de délicatesse et moins de force qu'il ne sied à l'étoffe d'un général de premier rang. Pour l'heure, les yeux sont furieux et tragiques, la bouche et les narines tendues.

BURGOYNE : Major Swindon, je suppose. *je présume*

SWINDON : Oui. Général Burgoyne, si je ne m'abuse. (Ils s'inclinent ^{l'un vers l'autre} tous deux cérémonieusement.) Je suis heureux d'avoir ce matin le soutien de votre présence. Ce n'est pas une tâche particulièrement amusante que de pendre ce pauvre diable de pasteur.

BURGOYNE, s'emparant de la chaise de Swindon : Non, non- *1100/1000*

mieur, pas particulièrement. C'est faire trop de cas de ce type que de l'exécuter: qu'auriez-vous pu faire de plus s'il avait été membre de l'Eglise d'Angleterre? Ces gens-là, ^{messieurs} monsieur, ont une prédilection pour le martyr, car c'est le seul moyen qui permette à un homme d'atteindre à la célébrité sans montrer de talent. Enfin, puisque vous nous avez compromis dans cette pendaison, plus tôt il sera pendu et mieux cela vaudra.

SWINDON : Nous avons fixé la chose à midi. Il ne reste plus rien à faire, qu'à le juger.

BURGOYNE, le regardant avec une colère rentrée : Plus rien...si ce n'est, peut-être, sauver nos propres têtes. Savez-vous ce qui se passe à Springtown?

SWINDON : Rien de spécial. Les derniers rapports sont satisfaisants.

BURGOYNE, se levant de stupéfaction : Satisfaisants, ^{messieurs} monsieur! Satisfaisants! (Il le fixe un instant, puis ajoute, profondément sardonique:) Je suis ravi que vous le preniez ainsi.

SWINDON, troublé : Dois-je comprendre qu'à votre avis..

BURGOYNE : Mon avis, je ne l'exprime pas. Je ne m'abaisse jamais à cet usage vulgaire du langage qui malheureusement déshonore notre profession. Si pourtant je le faisais, je serais peut-être en mesure d'exprimer mon avis sur les nouvelles en provenance de Springtown..nouvelles qu'apparemment, (sévèrement) vous ignorez. A quelle vitesse les nouvelles vous parviennent-elles de l'arrière? En moins d'un mois, hein?

SWINDON, qui se rembrunit : Je suppose qu'on vous a remis les rapports, au lieu de me les remettre. Il y a quelque chose de grave?

BURGOYNE, tirant de sa poche un rapport et le brandissant: Springtown est aux mains des rebelles. (Il jette le rapport sur la table.)

SWINDON, consterné : Depuis hier!

BURGOYNE : Depuis ce matin deux heures. Il se peut que nous tombions entre leurs mains avant deux heures demain matin. Y avez-vous pensé?

SWINDON, avec confiance: Pour ça, mon Général, le soldat britannique donnera le meilleur de lui-même.

BURGOYNE, amer: Et de ce fait je suppose, ^{major} monsieur, que l'officier britannique n'a pas besoin de connaître son métier. Le soldat britannique le tirera d'affaire de toutes ses bévues à la baïonnette. A l'avenir, ^{major} monsieur, vous voudrez bien vous montrer plus économe du sang de vos hommes, et moins économe de votre cervelle.

SWINDON: Je suis désolé de ne pouvoir prétendre à une intelligence aussi éminente que la vôtre, mon Général. Je ne puis qu'agir de mon mieux et compter sur le dévouement de mes compatriotes.

BURGOYNE, qui devient brusquement d'une sarcastique suavité: Major Swindon, puis-je vous demander si vous êtes en train d'écrire un mélodrame?

SWINDON, s'empourprant: Non, mon Général.

BURGOYNE: Domage! Domage! (Il quitte son ton sarcastique, et brusquement sérieux fait face à Swindon:) Est-ce que vous comprenez le moins du monde, ^{major} monsieur, que plus rien ne nous sépare du désastre que notre bluff et que la pusillanimité de ces colons: Ils sont de souche anglaise, comme vous et moi; et six contre un, ^{major} monsieur, (répétant avec emphase) six contre un! De plus, environ la moitié de nos troupes est constituée de dragons allemands, du Hesse ou de Brunswick, et d'Indiens armés de leurs seuls couteaux à scalp. Voilà les compatriotes sur le dévouement desquels vous comptez! Supposez que les colons se trouvent un chef! Supposez que les nouvelles en provenance de Spingtown se révèlent signifier qu'ils ont déjà trouvé un chef! Que ferons-nous alors? Hein?

SWINDON, solennel: Notre devoir, j'en suis sûr, mon Général.

BURGOYNE, de nouveau sarcastique, et comme s'il renonçait à traiter Swindon en personne sensée / C'est ça, tout à fait ça. Merci, Major Swindon, merci. Là, ^{major} monsieur, vous avez tranché la question..jeté sur la situation un flot de lumière. Quel réconfort pour moi de sentir que j'ai à mes côtés un officier d'un tel dévouement et d'une telle compétence pour me soutenir en cette extrémité! Je pense, ^{major} monsieur, que cela

nous relèvera probablement le moral si nous procédons à la pendaison de ce séparatiste sans autre délai (il agite la cloche) d'autant plus que mes principes me préservent de cette tendance ordinaire chez les militaires: la sentimentalité. (Le sergent apparait) Amenez votre homme.

SERGEANT : Bien, mon Général.

BURGOYNE : Et faites savoir à tous les officiers que vous aurez l'occasion de rencontrer que la cour ne peut pas les attendre davantage.

SWINDON, qui a de la peine à garder son calme : L'Etat-Major est fin prêt, mon Général. Il attend votre bon plaisir depuis plus d'une demi-heure. Il est fin prêt, mon Général.

BURGOYNE, doucereux : Moi aussi.

Plusieurs officiers entrent et prennent place. L'un d'eux s'assoit au bout de table le plus éloigné de la porte, et fera fonction de greffier en transcrivant les débats. Leurs uniformes sont ceux des 9ème, 20ème, 21ème, 24ème, 47ème, 53ème et 62ème régiments de l'Infanterie britannique. Un officier est Major Général de l'Artillerie royale. Il y a aussi des officiers allemands des Fusiliers de Hesse, et des régiments de Brunswick et de Dragons allemands.

BURGOYNE : Messieurs, bonjour. Navré de vous déranger, je vous assure. Merci à vous d'avoir bien voulu nous consacrer un peu de votre temps.

SWINDON : Voulez-vous présider, mon Général?

BURGOYNE, affectant davantage encore de politesse, de condescendance, d'ironie et de courtoisie, maintenant qu'il a un public : Non, ^{Madame} monsieur. J'ai une conscience trop aigue de mes insuffisances pour prétendre à tant d'honneur. Si vous avez la bonté de me le permettre, j'irai m'asseoir aux pieds de Gama-liel. (Il prend la chaise à l'extrémité de la table proche de la porte, puis invite du geste Swindon à occuper le fauteuil d'apparat, et attend pour s'asseoir que le Major l'ait fait.)

SWINDON, fort embarrassé : Comme vous voudrez, mon Général. Je m'efforce simplement de faire mon devoir dans une conjoncture excessivement critique. (Il prend place sur le fauteuil d'apparat)

jeu de mots intraduisible

Burgoyne, abandonnant pour le moment son maintien affecté, s'assied et se met à lire le rapport, les sourcils froncés et l'air préoccupé ce qui reflète le caractère désespéré de la situation et l'inutilité de Swindon. On amène Richard. Judith vient derrière lui. Deux soldats les précèdent, deux autres les suivent, aux ordres du sergent. Ils traversent la pièce en direction du mur qui fait face à la porte; mais quand Richard est sur le point de dépasser le fauteuil d'apparat, le sergent l'arrête d'une tape sur l'épaule, et se poste à ses côtés, légèrement en retrait. Judith se tient timidement contre le mur. Les quatre soldats se placent en groupe près d'elle.

BURGOYNE, levant les yeux et découvrant Judith: Qui est cette femme?

SERGEANT : L'épouse du prisonnier, mon Général.

SWINDON, nerveux: Elle m'a supplié de lui permettre d'assister...et j'ai pensé..

BURGOYNE, finissant pour lui la phrase, avec ironie : Et vous avez pensé que ce serait pour elle une partie de plaisir. C'est l'évidence, c'est l'évidence. (doucereux) qu'on donne une chaise à Madame, et qu'on la mette tout à fait à son aise. Le sergent va chercher une chaise et la place près de Richard.

JUDITH : Merci, monsieur. (Elle s'assied, non sans avoir adressé à Burgoyne une révérence gauche à laquelle le Général répond d'une inclinaison de la tête pleine de dignité.)

SWINDON, à Richard, sèchement : Votre nom, monsieur?

RICHARD, affable, mais buté : Allons, vous n'allez pas me dire que vous m'avez amené ici sans savoir qui je suis?

SWINDON : Pour la bonne forme, monsieur, donnez votre nom.

RICHARD : Pour la bonne forme alors, mon nom est Anthony Anderson, pasteur presbytérien, de cette ville.

BURGOYNE, intéressé : Vraiment! S'il vous plait, Mr Anderson, en quoi croyez-vous donc, messieurs les Presbytériens?

RICHARD : Je serai ravi de vous l'expliquer pourvu qu'en m'en laisse le temps. Je ne puis entreprendre de parfaire votre conversion en moins d'une quinzaine de jours.

SWINDON, pour le remettre à sa place: Nous ne sommes pas

ici pour débattre de vos opinions.

BURGOYNE, avec un salut raffiné au malheureux Swindon : Je me le tiendrai pour dit.

SWINDON, déconcerté : Oh! Ce n'est pas à vous que..

BURGOYNE : Vous êtes tout excusé. (A Richard, avec une grande politesse :) Et en politique, Mr Anderson, avez-vous des opinions?

RICHARD : Si j'ai bien compris, nous sommes justement ici pour le découvrir.

SWINDON, sévère : Vous voulez dire que vous niez être un rebelle?

RICHARD : Je suis un Américain, monsieur.

SWINDON : Mr Anderson, qu'espérez-vous^{Vous?} que je vais penser de cette déclaration?

RICHARD : Je n'espère jamais qu'un militaire pense, monsieur.

La répartie ravit Burgoyne au-delà de toute expression, et le console presque de la perte de l'Amérique.

SWINDON, blanc de rage : Je conseille au prisonnier de ne pas se montrer insolent.

RICHARD : C'est ainsi, et vous n'y pouvez rien, Général. Quand on décide de pendre un homme, on prend sur lui un handicap. Pourquoi devrais-je vous montrer des égards? Pendu pour pendu, autant ne pas l'être en mouton résigné.

SWINDON : Vous n'avez pas le droit de laisser entendre que la conviction de la Cour est faite. Ceci est un procès régulier. Et vous voudrez bien, quand vous vous adressez à moi, ne pas m'appeler Général. Je suis le Major Swindon.

RICHARD : Mille excuses. Je ~~me suis~~^{plusieurs} que j'avais l'honneur de m'adresser à Johnny Belles Manières.

Sensation parmi les officiers. Le sergent se retient à grand peine de pouffer.

BURGOYNE, avec la dernière suavité : Je crois, monsieur, que je suis Johnny Belles Manières pour vous servir. Mes amis plus intimes m'appellent Général Burgoyne. (Richard s'incline avec une politesse parfaite) Vous voudrez bien comprendre,

mansieur, je l'espère car vous semblez un homme du monde et non sans esprit malgré votre fonction, que si nous devions avoir le désagrément de vous pendre, nous le ferions pour de strictes raisons de nécessité politique et par devoir de soldats, mais sans la moindre animosité envers votre personne.

RICHARD : Oh certainement. Cela fait une énorme différence, bien entendu.

Tous sourient malgré eux; et parmi les officiers les plus jeunes, certains éclatent de rire.

JUDITH, en qui l'horreur et l'épouvante grandissent à chaque raillerie, à chaque compliment : Comment pouvez-vous?

RICHARD : Vous avez promis de vous taire.

BURGOYNE, à Judith, avec une courtoisie affectée : Croyez-moi, madame, votre mari fait de nous ses obligés et plus encore, par la manière qu'il a de prendre cette très désagréable affaire avec l'esprit d'un homme du monde. Sergent: donnez une chaise à Mr Anderson. (Le sergent s'exécute. Richard s'assied) Eh bien, Major Swindon? Nous vous attendons.

SWINDON : Vous n'êtes pas sans savoir, je suppose, Mr Anderson, quels sont vos devoirs en tant que sujet de Sa Majesté le Roi Georges III.

RICHARD : Non, monsieur, je ne suis pas sans savoir que Sa Majesté le Roi Georges III est sur le point de me faire pendre parce que je fais objection à ce que Lord North me ve-

le.

SWINDON : Ceci est un lèse-majesté, monsieur.

RICHARD, bref : Oui. C'est ainsi que je l'entends.

BURGOYNE, qui désapprouve fortement ce système de défense, mais demeure poli : Ne pensez-vous pas, Mr Anderson, que ceci constitue un système de défense -pardonnez-moi le mot- plutôt grossier? Vous crieriez "au voleur" à cause d'un droit de timbre, d'une taxe sur le thé, etc...? Mais pourquoi? Après tout, c'est le fondement de votre position sociale que vous achetez ainsi, et de bonne grâce.

RICHARD : ^{Ce n'est pas pour l'argent} ~~Je n'en fais pas une question d'argent~~, Général. Mais se faire rançonner par un détraqué à tête de cochon comme le Roi Georges!..

SWINDON, scandalisé : Silence, monsieur!

SERGEANT, d'une voix de stentor, profondément choqué :
Silence!

BURGOYNE, ^{qui n'a pas bronché} impassible : Ah ça, c'est un autre point de vue. Ma position ne me permet pas d'en débattre, sauf en privé. Mais (haussant les épaules) bien entendu, Mr Anderson, si vous tenez à être pendu, (Judith défaille) il n'y a rien à ajouter. Enfin, chacun ses goûts! (il hausse une dernière fois les épaules)

SWINDON, à Burgoyne : Faut-il appeler des témoins?

RICHARD : Pourquoi faire, des témoins? Si mes concitoyens m'avaient écouté, vous auriez trouvé des barricades dans les rues, des meurtrières aux fenêtres, et le peuple en armes pour tenir la ville contre vous jusqu'au dernier homme. Malheureusement, quand vous êtes arrivés, nous en étions encore à la phase des discussions; et alors, c'était trop tard.

SWINDON, sévère : Eh bien, monsieur, nous allons vous donner ainsi qu'à vos concitoyens une leçon qu'ils n'oublieront pas. Avez-vous quelque chose à ajouter?

RICHARD : Je trouve que vous pourriez avoir la décence de me traiter comme un prisonnier de guerre, et de me fusiller comme un homme, au lieu de me pendre comme un chien.

BURGOYNE, avec sympathie : Là, Mr Anderson, vous parlez comme un pékin, excusez-moi de vous le dire. Avez-vous une idée de l'adresse moyenne des soldats de Sa Majesté le Roi Georges III? Si nous organisons pour vous un peloton d'exécution, qu'arrivera-t-il? La moitié d'entre eux vous manquera, l'autre gâchera le travail, et vous abandonnera au pistolet du prévôt. Au lieu que nous sommes tout à fait capables de vous réussir une agréable pendaison. (gentiment) Laissez-vous persuader, Mr Anderson : choisissez la corde!

JUDITH, malade d'horreur : Mon Dieu!

RICHARD, à Judith : Votre promesse! (A Burgoyne) Merci, Général: cet aspect des choses m'échappait jusqu'ici. Pour vous complaire, je retire mon objection contre la corde. Pendez-moi, mais comment donc!

BURGOYNE, doucement : Midi, est-ce que cela vous convien-

dra, Mr Anderson?

RICHARD : Je serai à vos ordres à midi, Général.

BURGOYNE, se levant : Il n'y a rien à ajouter, messieurs.
Tous se lèvent.

JUDITH, se précipitant vers la table : Vous n'allez pas assassiner un homme, comme ça, sans un vrai procès..sans penser à ce que vous êtes en train de faire..sans..(elle ne trouve pas les mots)

RICHARD : C'est comme ça que vous tenez votre promesse?

JUDITH : Si je dois me taire, alors parlez, vous. Défendez-vous; sauvez-vous; dites-leur la vérité.

RICHARD, inquiet : ~~La~~ ^{la} vérité que je leur ai dit ^{est} suffirait à me valoir plus de dix fois la corde. Si vous ajoutez un seul mot, vous allez risquer d'autres vies; mais vous ne sauverez pas la mienne.

2
BURGOYNE : Chère madame, notre unique désir est d'éviter ce qui pourrait être déplaisant. Quelle satisfaction tireriez-vous de nous voir faire des chichis solennels, avec mon ami Swindon en toge noire et ainsi de suite? Je suis persuadé que notre dette est grande envers votre mari pour le tact admirable et l'élégance de sentiments dont il a fait preuve.

JUDITH, lui jetant les mots au visage: Vous êtes fou. Peu vous importent les ignominies que vous commettez pourvu que vous les commettiez avec élégance? Peu vous importe d'être ou non un assassin, pourvu que vous portiez un manteau rouge quand vous assassinez? (Au désespoir) Vous ne devez pas le pendre: cet homme n'est pas mon mari.

Les officiers s'entreregardent, et murmurent. Certains des Allemands demandent à leurs voisins de leur expliquer ce que la femme a dit. Burgoyne, visiblement atteint par les reproches de Judith, se reprend vite devant ce nouveau développement. Cependant Richard hausse la voix pour dominer le brouhaha.

RICHARD : Je vous demande, messieurs, d'en rester là. Elle ne veut pas comprendre qu'elle ne peut pas me sauver. Levez la séance.

BURGOYNE, d'une voix si calme et si ferme qu'elle rétablit aussitôt le silence :) Un instant, Mr Anderson. Un instant,

messieurs. (Il regagne sa place. Swindon et les officiers suivent l'exemple.) J'aimerais vous comprendre clairement, madame. Voulez-vous dire que monsieur ici présent n'est pas votre mari, ou simplement -ceci dit sans vouloir vous blesser le moins du monde- que vous n'êtes pas sa femme?

JUDITH : Je ne sais pas ce que vous voulez dire. J'affirme qu'il n'est pas mon mari..que mon mari s'est enfui. Cet homme a pris sa place pour le sauver. Demandez à n'importe qui dans la ville..envoyez quelqu'un dans la rue, et la première personne que vous trouverez, ramenez-la pour qu'elle témoigne. Elle vous dira que le prisonnier n'est pas Anthony Anderson.

BURGOYNE, toujours aussi calme : Sergent.

SERGEANT : Oui, mon Général.

BURGOYNE : Allez dans la rue et ramenez le premier indigène que vous y ~~trouverez~~ verrez.

SERGEANT, en allant vers la porte : Oui, mon Général.

BURGOYNE, quand le sergent passe devant lui : Le premier indigène propre et à jeun que vous verrez.

SERGEANT : Oui, mon Général. (Il sort.)

BURGOYNE : Asseyez-vous, Mr Anderson..si je peux vous appeler ainsi pour le moment. (Richard s'assoit) Asseyez-vous, madame, en attendant. Qu'on donne un journal à Madame.

RICHARD, indigné : Vous êtes ignoble!

BURGOYNE, vivement, avec un demi-sourire : Si vous n'êtes pas son mari, monsieur, la situation n'a rien de tragique.. pour elle. (Richard se mord les lèvres, (Le bec ploué) *il dit au...*)

JUDITH, à Richard, en regagnant sa chaise : Je n'ai pas pu m'empêcher. (Il hoche la tête. Elle s'assoit.)

BURGOYNE : Naturellement, Mr Anderson, vous comprendrez qu'il serait vain pour vous de fonder quelque espoir sur ce petit incident. Nous sommes obligés de faire un exemple, il nous faut quelqu'un.

RICHARD : Je comprends parfaitement. Je suppose qu'il est inutile que je m'explique.

BURGOYNE : Je pense que nous préférons le témoignage d'un tiers, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Le sergent, une liasse de papiers à la main, revient, ramenant Christy, qui est terrorisé.

104/108

SERGEANT, donnant la liasse à Burgoyne : Dépêches, mon Général. Remises par un caporal du 33ème. Il l'a cravaché ferme: il est éreinté, mon Général.

Burgoyne ouvre les dépêches, et aussitôt leur lecture l'absorbe. Elles sont d'une telle gravité qu'il en oublie complètement la cour martiale.

SERGEANT, à Christy: Allons! ~~Attention!~~ et enlève ~~ton~~ ^{son} chapeau. (Il se charge personnellement de la surveillance de Christy, lequel se tient du côté du tribunal où est aussi Burgoyne.)

RICHARD, brutal comme d'habitude quand il s'adresse à Christy : N'aie pas peur, imbécile! Tout ce qu'on te demande, c'est de témoigner. Ils ne vont pas te pendre.

SWINDON : Comment vous appelez-vous?

CHRISTY : Christy.

RICHARD, impatiemment : Christopher Dudgeon, bougre d'âne. Donne tout ton nom.

SWINDON : Prisonnier, taisez-vous. Vous ne devez pas influencer le témoin.

RICHARD : Très bien. Mais je vous préviens: vous n'obtiendrez rien de lui si vous ne le secouez pas. Il a été élevé par une mère dévote, c'est vous dire qu'il ne lui reste plus rien de sensé ni d'humain.

BURGOYNE, se levant d'un bond et s'adressant au sergent d'une voix terrible: Où est l'homme qui a apporté ça?

SERGEANT : Dans la salle de garde, mon Général.

Burgoyne sort avec une telle précipitation qu'elle provoque entre les officiers un échange de coups d'oeil.

SWINDON, à Christy : Connaissez-vous Anthony Anderson, le pasteur presbytérien?

CHRISTY : Bien sûr, je le connais. (Sur un ton qui donne à entendre que Swindon ne peut être qu'un âne pour poser une question pareille.)

SWINDON : Est-il ici?

CHRISTY, regardant autour de lui : Je ne sais pas.

SWINDON : Est-ce que vous le voyez?

CHRISTY : Non.

SWINDON : Vous semblez connaître le prisonnier?

CHRISTY : Vous voulez dire Dick?

SWINDON : Qui est Dick?

CHRISTY, désignant Richard : Lui.

SWINDON : Comment s'appelle-t-il?

CHRISTY : Dick.

RICHARD : Réponds correctement, satanée bourrique. (Dick, qu'est ce que tu veux que ça leur dise?)

CHRISTY : Ecoute, t'es Dick, oui ou non? Qu'est-ce qu'il faut que je dise?

SWINDON : Adressez-vous à moi, monsieur; et vous, le prisonnier, veuillez vous taire. Dites-nous qui est le prisonnier.

CHRISTY : C'est mon frère Dick..Richard..Richard Dodgeop.

SWINDON : Votre frère!

CHRISTY : Oui.

SWINDON : Vous êtes sûr qu'il n'est pas Anderson?

CHRISTY : Qui?

RICHARD, exaspéré : Moi, moi, moi, toi espèce de..

SWINDON : Silence, monsieur.

SERGEANT, hurlant : Silence.

RICHARD, impatientement : Ouais! (à Christy) Il veut savoir si je suis le pasteur Anderson. Dis-lui, et cesse de grimacer comme un nigaud.

CHRISTY, grimaçant plus que jamais : Le pasteur Anderson, toi! (à Swindon:) En fait, Mr Anderson est un prêtre..vraiment un homme bien; et Dick, il a mauvaise réputation: les gens convenables ne lui adressent pas la parole. Lui, c'est le mauvais garçon; moi, je suis le bon. (Les officiers rient carrément. Les soldats grassement.)

SWINDON : Qui a arrêté cet homme?

SERGEANT : C'est moi, mon commandant. Je l'ai trouvé dans la maison du pasteur, assis à boire du thé avec la dame, sans manteau, tout à fait comme chez lui. S'il n'est pas marié avec elle, il devrait l'être.

SWINDON : Il a répondu comme s'il était le pasteur?

SERGEANT : Oui, mon commandant, mais il ne s'est pas con-

fin de
part II

porté comme un pasteur. Demandez plutôt à l'aumônier, mon commandant.

SWINDON, à Richard sur un ton menaçant : Ainsi, monsieur, vous avez essayé de nous rouler. Et votre nom est Richard Dudgeon?

RICHARD : Vous avez fini par le découvrir, n'est ce pas?

SWINDON : Dudgeon est un nom bien connu de nous, hein?

RICHARD : Oui. Peter Dudgeon, que vous avez assassiné était mon oncle.

SWINDON : Hum! (Il rentre les lèvres, et regarde Richard avec une gravité vengeresse)

CHRISTY : Ils vont te pendre, Dick?

RICHARD : Oui. Va-t-en: ils ont fini avec toi.

CHRISTY : Et je peux garder les ~~restes~~ ^{peaux de} japonais?

RICHARD, bondissant : Va-t-en. Va-t-en, espèce de babouin bafouilleur. (Christy, saisi de panique, détale)

SWINDON, se levant, et tous se lèvent : Puisque vous avez pris la place du pasteur, Richard Dudgeon, vous la garderez jusqu'au bout. L'exécution aura lieu à midi comme fixé; et à moins qu'Anderson ne se livre d'ici là, vous prendrez sa place sur la potence. Sergent: emmenez votre homme.

JUDITH, bouleversée : Non, non..

SWINDON, violemment, parce qu'il craint qu'elle ne recommence à supplier : Emmenez cette femme.

RICHARD, sautant par dessus la table d'un bond digne d'un tigre, et saisissant Swindon à la gorge : Espèce d'infecte canaille..

Le sergent d'un côté, les soldats de l'autre, se précipitent à la rescousse de Swindon. Ils s'emparent de Richard et le ramènent en le traînant jusqu'à sa chaise. Swindon, qui a été projeté sur la table, se relève, et arrange son col. Il est sur le point de parler, mais il est devancé par Burgoyne, qui est apparu à la porte, avec à la main deux feuilles de papier: une lettre, blanche, et un dépêche, bleue.

BURGOYNE, avançant vers la table, avec un sang-froid étudié : Qu'est ce que c'est? Que se passe-t-il? Vous m'étonnez, Mr Anderson.

RICHARD : Je suis désolé de vous avoir dérangé, mon Général. Je désirais simplement étrangler le sous-fifre que vous avez là* (Eclatant violemment contre Swindon) Pourquoi me mettez-vous hors de moi en brutalisant cette femme comme ça? Face de chien en purée, je vous torderaï votre foutue tête, je vous l'arracherais avec le plus grand des plaisirs. (Il tend ses mains au sergent) Allez-y, passez-moi les menottes, ^{si ça} voulez-vous, ou je ne réponds plus de mes mains. Le sergent sort une paire de menottes, et regarde Burgoyne pour savoir ce qu'il doit faire.

BURGOYNE : Avez-vous parlé avec grossièreté à Madame, Major Swindon?

SWINDON, très en colère : Non, mon Général, absolument pas. Il n'y a pas lieu de me poser une telle question. J'ai ordonné qu'on éloigne la femme, parce qu'elle troublait l'ordre; et cet individu m'a sauté dessus. Rangez-moi ces menottes. Je suis parfaitement capable de prendre soin de moi-même.

RICHARD : Maintenant vous parlez en homme, je ne dispute plus avec vous.

BURGOYNE : Mr Anderson..

SWINDON : Son nom est Dudgeon, mon Général, Richard Dudgeon. C'est un imposteur.

BURGOYNE, brusque : Sottise, monsieur! vous avez pendu Dudgeon à Springtown.

RICHARD : C'était mon oncle, mon Général.

BURGOYNE : Oh, votre oncle. (A Swindon, avec élégance) Je vous demande pardon, major Swindon. (Swindon reçoit l'excuse avec raideur. Burgoyne se tourne vers Richard) Nous n'avons guère de chances dans nos rapports avec votre famille. Bien Mr Dudgeon, ce que je voulais vous demander est ceci : Qui est (il lit le nom sur la lettre) William Maindeck Parshotter?

RICHARD : C'est le maire de Springtown.

BURGOYNE : William..Maindeck et la suite..est-il un homme de parole?

RICHARD : Il cherche à vous vendre quelque chose?

BURGOYNE : Non.

RICHARD : Alors vous pouvez lui faire confiance.

BURGOYNE : Merci, Mister..hum..Dudgeon. Au fait, puisque vous n'êtes pas Mr Anderson, est-ce que nous allons toujours.. hein, major Swindon? (entendre: "est-ce que nous allons toujours le pendre?")

RICHARD: Les décisions n'ont pas été modifiées, mon Général.

BURGOYNE : Ah bon. Je suis au regret. Au revoir, Mr Dudgeon. Au revoir, madame.

RICHARD, interrompant Judith avec presque de la brutalité, parce qu'elle est sur le point de lancer une prière passionnée, et la prenant fermement par le bras : Plus un mot. Venez. Elle le regarde d'un air suppliant, mais elle est vaincue par sa détermination. Ils marchent, encadrés par les quatre soldats: le sergent, très renfrogné, marche entre Swindon et Richard, qu'il surveille comme ~~il surveille~~ si c'était un dangereux fauve.

BURGOYNE : Messieurs, nous n'avons plus besoin de vous: ~~ne~~ nous ne vous retenons pas. Major Swindon, j'ai un mot à vous dire. (Les officiers sortent. Burgoyne attend avec un calme imperturbable que le dernier d'entre eux ait disparu. Puis il devient très grave, et pour la première fois s'adresse à Swindon sans lui donner son grade) Swindon. Savez-vous ce que c'est? (il lui montre la lettre)

SWINDON : Eh bien?

BURGOYNE : Une demande de sauf-conduit pour un officier de leur milice, afin qu'il vienne ici négocier avec nous.

SWINDON : Oh, ils baissent pavillon.

BURGOYNE : L'homme qu'ils nous envoient, ajoutent-ils, est celui qui a soulevé Springtown la nuit dernière et nous en a chassé; ils nous font savoir de la sorte que nous allons traiter avec un officier d'importance.

SWINDON : Bah!

BURGOYNE : Il aura pleins pouvoirs pour négocier..devinez quoi.

SWINDON : Leur reddition, j'espère.

BURGOYNE: Non. Notre évacuation de la ville. Ils nous offrent six heures, pas une de plus, pour vider les lieux.

SWINDON : ~~Leur impudence est colossale!~~ *Quelle colossale impudence!*

BURGOYNE : Qu'allons-nous faire, hein?

129/110

SWINDON : Marcher sur Springtown et frapper un coup décisif tout de suite.

BURGOYNE, tranquillement : Hum! (Se tournant vers la porte) Venez dans le bureau de l'adjutant.

SWINDON : Pour quoi faire?

BURGOYNE : Pour rédiger le sauf-conduit. (Il pose sa main sur le bouton de la porte pour l'ouvrir)

SWINDON, qui n'a pas bougé : Général Burgoyne.

BURGOYNE, se retournant : Monsieur? *Monsieur?*

SWINDON : Il est de mon devoir de vous dire, mon Général, que je ne considère pas les menaces d'une bande de boutiquiers révoltés comme une raison suffisante pour que nous trahissions.

BURGOYNE, imperturbable : En supposant que je vous remette mon commandement, que ferez-vous?

SWINDON : J'entreprendrai de faire ce qu'en marchant du Québec vers le Sud nous partions faire, et ce qu'en marchant de New-York vers le Nord le Général Howe partait faire : effectuer une jonction à Albany, et de toutes nos forces réunies ^{balayer} nettoyer l'armée rebelle?

BURGOYNE, énigmatique : Et ^{balayer} nettoierez-vous aussi les ennemis que nous avons à Londres?

SWINDON : A Londres! Quels ennemis?

BURGOYNE, avec force : Intrigue et morgue, incompétence et rond-de-cuir. (Il brandit la dépêche et ajoute, la voix et l'air désespérés :) J'apprends à l'instant, monsieur, que le Général Howe est toujours à New-York.

SWINDON, foudroyé : Grand Dieu! Il a désobéi aux ordres!

BURGOYNE, avec un calme sardonique : Il n'a pas reçu les ordres, ^{monsieur} monsieur. Un de ces messieurs de Londres a oublié de les lui envoyer: il partait à la campagne en vacances, j'imagine. Et pour éviter de bouleverser les projets de ce monsieur, l'Angleterre perdra ses colonies d'Amérique; et dans quelques jours vous et moi nous serons à Saratoga avec 5 000 hommes face à 18 000 rebelles qui occuperont une position imprenable.

SWINDON, consterné : Impossible!

BURGOYNE, froidement : Je vous demande pardon?

SWINDON : Je ne peux pas le croire! Que dira l'Histoire?

112/111

BURGOYNE : L'Histoire, ^{histoire} monsieur, dira des mensonges, comme d'habitude. Venez: il faut que nous envoyions le sauf-conduit. (Il sort.)

SWINDON, le suivant, ~~hurlant~~ ^{balayés} affolé : Mon Dieu, mon Dieu! Nous allons être ~~exterminés~~.

Comme midi approche, la place du marché s'anime. La potence, qui est dressée là en permanence pour l'édification des malfaiteurs, ainsi que d'autres memes réclames et modèles ~~de~~ machines à tuer, comme le pilori, les fers ou le poteau où s'attachent les condamnés au fouet, la potence est pourvue d'une corde neuve, dont le noeud est fixé à l'un des montants, hors d'atteinte des enfants. On a également apporté l'échelle appropriée, et le sergent de ville, après l'avoir mise en place, se tient à côté d'elle pour veiller à ce que personne n'y ~~sur-~~grimpe sans autorisation. La population de Websterbridge est venue en masse et d'excellente humeur; car la nouvelle s'est répandue que c'est le disciple du diable et non le pasteur que le Roi Georges et son terrible général sont sur le point de pendre. Elle peut par conséquent jouir du spectacle de l'exécution sans avoir à s'interroger sur sa légitimité non plus que sur la lâcheté qu'il y a à permettre sans lutte qu'elle ait lieu. ~~Même~~ il existe chez elle une sorte de crainte d'être déçue, car midi approche et il n'y a pas eu d'autres signes de préparatifs que l'arrivée du sergent de ville avec l'échelle. Mais pour finir elle se rassure lorsqu'elle entend crier "Ils arrivent," "Les voilà;" et une compagnie de soldats, baïonnette au canon, ~~et~~ pour moitié fantassins britanniques, pour l'autre dragons de Hesse, pénètre au pas cadencé sur la place du marché, repoussant la foule sur les côtés.

SERGEANT : Halte. Alignement. (Les soldats rompent leur colonne et forment carré autour de l'échafaud, et leurs sous-officiers, que le sergent dirige avec énergie, refoulent hors du carré en les bousculant les personnes qui s'y étaient laissés enfermer.) Allons, sortez-de là vous autres, sortez de là. Y en a qui vont se retrouver pendus tout à l'heure. Voulez-vous me former ce carré oui, foutus Fritz. Et pas la peine de leur parler allemand; parlez à leurs orteils avec la crosse de vos mousquets, ça ils comprendront. Voulez-vous me foutre le camp oui?

(Il se précipite sur Judith, qui se tient près de la potence)
Allons, vous n'avez pas de raison d'être ici.

JUDITH : Je ne peux pas rester? Qu'est ce que je fais de mal?

SERGEANT : Je ne veux rien savoir, ^{à vos sergotages} à vos sergotages. Vous n'avez pas honte de courir pour voir pendre un homme qui n'est pas votre mari. Et lui ne vaut pas mieux que vous. ~~J'XXXX~~ J'avais dit à mon commandant que c'était un Monsieur; et voilà-t-il pas qu'il essaie de l'étrangler et qu'il appelle Sa Majesté bien-aimée un détraqué. Alors, foutez-moi le camp et au pas de gymnastique.

JUDITH : Si je vous donne ces deux dollars d'argent, vous me laisserez rester?

Le sergent, sans une seconde d'hésitation, regarde prestement et furtivement autour de lui, tout en fourrant avec une vive dextérité l'argent dans sa poche. Puis il pousse des cris de vertueuse indignation.

SERGEANT : Moi, accepter de l'argent pendant mon service! Jamais, vous m'entendez. Et je vais vous dire ce que je vais faire pour vous apprendre à corrompre un officier de Sa Majesté. Vous êtes en état d'arrestation jusqu'à ce que l'exécution soit terminée. ^{contentez-vous} Contentez-vous de rester là; et que je ne vous voie pas bouger de cet endroit ne serait-ce que d'un pouce, jusqu'à ce qu'on vous y autorise. (Il fait à Judith un prompt clin d'oeil, en lui désignant à sa droite le coin du carré situé derrière la potence, puis il s'éloigne en menant grand bruit et en hurlant :) Allons, à l'alignement; et voulez-vous me les refouler, oui!

On entend crier dans la foule Chut et Silence; et l'on entend les accents d'un orchestre militaire qui joue ^{le Marche funèbre de Saint} le Marche funèbre de Saint. Aussitôt l'assistance se tait; et le sergent et les sous-officiers se précipitent vers l'arrière du carré, et, en quelques ordres chuchotés, en quelques coups de coude furtifs, le font s'ouvrir pour recevoir le convoi funèbre qu'une double file de soldats protège de la foule. En tête viennent Burgoyne et Swindon, qui, en pénétrant dans le carré, jettent un coup d'oeil plein de répugnance à la potence, et pour éviter de passer dessous, font un léger détour sur la droite, où ils se postent.

Puis

Les suit Mr Brudenell, l'aumônier, en surplis, avec à la main son livre de prières ouvert, et qui marche au côté d'un Richard maussade et agité. Il marche fermement, et passe sous la charpente, et se place à peu près en face de la potence. Derrière lui vient le bourreau, vigoureux soldat en bras de chemises. A sa suite, deux soldats traînent une ^{voiture} charrette légère de l'Armée. Pour finir, vient l'orchestre qui se place à l'arrière du carré, et achève de jouer le Marche funèbre. Judith, qui ne quitte pas Richard de ses yeux douloureux, se glisse jusqu'à la potence, ~~et s'appuie contre le pilier droit de la potence~~, contre le pilier droit de laquelle elle se tient appuyée. Pendant la conversation qui suit, les deux soldats placent la charrette sous la potence, et se tiennent à côté des brancards, qui sont orientés vers l'arrière. Le bourreau descend de la charrette un escabeau, et le met en place pour le moment où le prisonnier devra monter. Puis il grimpe à la ^{grande} haute échelle qui se trouve contre la potence, et tranche la ficelle qui retient en haut la corde; de sorte que le noeud coulant dégringole et balotte au dessus de la charrette où le bourreau prend appui pour redescendre.

RICHARD, à Brudenell, avec une impatience réprimée : Voyons, monsieur: ceci n'est pas un endroit pour un homme de votre profession. Vous feriez mieux de vous en aller, non?

SWINDON : Prisonnier, je vous conjure, s'il vous reste le moindre sens des convenances, d'écouter les exhortations de l'aumônier, et d'accorder à la solennité de cette circonstance la considération qu'elle mérite.

AUMONIER, grondant doucement Richard : tâchez de prendre sur vous et de vous soumettre à la volonté de Dieu. (Il lève son livre pour poursuivre son office.)

RICHARD : Contentez-vous de vous porter garant de votre propre volonté, monsieur, et de celle de vos complices ici présents (désignant Burgoyne et Swindon): ni chez eux ni chez vous, je ne vois rien de bien divin. Vous venez me parler de comportement chrétien juste comme vous êtes en flagrant délit de pendre vos ennemis. A-t-on jamais vu un tel blasphème, une telle absurdité! (A Swindon, avec davantage de grossièreté :) Vous avez

organisé la solennité de cette circonstance, comme vous dites, pour persuader le peuple de votre dignité.. musique d'Haendel et un ~~pré~~ homme d'Eglise afin de faire passer un meurtre pour un acte de piété! Et vous vous figurez que moi je vais vous aider? Vous m'avez demandé de choisir la corde parce que vous ne connaissez pas assez votre métier pour me fusiller proprement. Eh bien, allez-y, pendez-moi, et finissez-en.

SWINDON (à l'aumônier) N'avez-vous aucun pouvoir sur lui, Mr Brudenell?

AUMONIER : Je veux bien essayer, mon commandant. (il se met à lire) L'homme qui nait de la femme doit..

RICHARD, fixant les yeux sur lui : "Tu ne tueras pas." Brudenell laisse retomber le livre.

AUMONIER, confessant son embarras Qu'est ce que je dois dire, Mr Dudgeon:

RICHARD : Laissez-moi tranquille, l'ami, c'est possible?

BURGOYNE, avec une extrême courtoisie : J'ai l'impression, Mr Brudenell, puisque, semble-t-il, les recommandations qu'il est d'usage dans votre profession d'adresser apparaissent à Mr Dudgeon incongrues en l'occurence, j'ai l'impression que vous feriez mieux de les remettre pour le moment où..hum..où Mr Dudgeon ne pourra plus en être incommodé. (Brudenell hausse les épaules, ferme son livre, et se retire derrière la potence.) Vous semblez très pressé, Mr Dudgeon.

RICHARD, sur qui plane l'horreur de la mort : Croyez-vous que ce soit une partie de plaisir que d'être obligé d'attendre? Vous avez décidé de commettre un meurtre: eh bien ^{fait} ~~commettez~~-le, et finissez-en.

BURGOYNE : Mr Dudgeon, si nous faisons ceci..

RICHARD : C'est parce que vous êtes payés pour le faire.

SWINDON : Insolent..(il ravale sa colère)

BURGOYNE, d'une manière pleine de charme : Ah, je regrette infiniment que vous puissiez penser cela, Mr Dudgeon. Si vous saviez ce que ma charge me coûte, et ce qu'est ma solde, vous m'auriez en meilleure estime. Je serais heureux que nous nous quittions sur un pied d'amitié.

RICHARD : Taratata, Général Burgoyne. Si vous croyez que je

116/115

suis heureux d'être pendu, vous vous trompez. Je n'en suis pas heureux; et je n'ai pas l'intention de faire semblant ^{de} ~~que je le~~ ~~sais~~. Et si vous croyez que je vous suis reconnaissant de me pendre avec toutes sortes de belles manières, vous vous trompez encore. Je prends toute l'histoire bougrement mal; et la seule satisfaction que j'en retire est que vous vous sentirez autrement plus méprisable que je ne paraîtrai, une fois l'affaire réglée. (Il tourne les talons, et se dirige à grandes enjambées vers la charrette quand Judith s'avance et, les bras en croix, se met en travers de son chemin. Richard, qui sent qu'il suffirait de très peu pour lui faire perdre le contrôle de lui-même, se dérobe à elle, et crie :) Qu'est ce que vous faites là? Ce n'est pas un endroit pour vous. (Elle a un geste pour l'atteindre. Il recule impatientement) Non. Allez-vous en, allez-vous en! Vous allez m'ôter mon courage. Emmenez-la, je vous en prie.

JUDITH : Vous ne voulez pas me dire au revoir?

RICHARD, en la laissant lui prendre la main : Bon, au revoir, au revoir. Maintenant partez..partez..vite. (Elle s'agrippe à sa main..elle n'accepte pas qu'il se débarrasse d'elle avec un dernier adieu d'une telle froideur..enfin, comme il cherche à se dégager, au supplice, elle se jette contre sa poitrine.)

SWINDON, furieux, au sergent qui, inquiet d'avoir vu Judith bouger, est accouru de l'arrière du carré pour la ramener à sa place, mais s'est arrêté, hésitant, en constatant qu'il n'a pas été assez vite : Comment se fait-il? Pourquoi est-elle à l'intérieur des lignes?

SERGEANT, peraud : N'en sais rien, mon commandant. Elle est tellement maligne..pas pu l'éloigner.

BURGOYNE : Elle vous a graissés la patte.

SERGEANT, protestant : Non, mon Général..

SWINDON, sévère : Retirez-vous. (Il obéit.)

RICHARD, suppliant ceux qui l'entourent, et en définitive, comme le moins mou d'entre eux, Burgoyne : Emmenez-la. Croyez-vous que je désire une femme à mes côtés en ce moment?

BURGOYNE, allant à Judith, et lui prenant la main : Allons, madame; il est préférable que vous restiez à l'intérieur des lignes; mais tenez-vous derrière nous; et ne regardez pas.

Richard, quand elle le lâche pour se tourner vers Burgoyne, a un grand soupir de soulagement mêlé de sanglots et s'enfuit chercher refuge en direction de la charrette où il monte. Le bourreau lui en lève son manteau et lui ligote les bras.

JUDITH, résistant calmement à Burgoyne et lui retirant sa main : Non. Il faut que je reste. Je ne regarderai pas. (Elle va à droite de la potence. Elle tente de regarder Richard, mais elle a un frisson d'horreur et se détourne, puis tombe à genoux et prie. Brudenell s'approche d'elle venant de l'arrière du carcé.)

BURGOYNE, quand il la voit s'agenouiller, hoche la tête en signe d'approbation: Voilà, c'est ça. Ne la dérangez pas, Mr Brudenell; ça va se passer très gentiment. (A son tour, Brudenell hoche la tête, s'écarte un peu, et reste à observer Judith d'un air compatissant. Burgoyne reprend la place qu'il occupait, et tire de son gousset un beau chronomètre ~~à~~ en or.) Eh bien, en a-t-on fini avec ces préparatifs? Nous ne devons pas retarder Mr Dudgeon.

Déjà les mains de Richard sont liées derrière son dos; déjà le noeud est autour de son cou. Les deux soldats saisissent les brancards de la voiture, les voilà prêts à l'enlever. Le bourreau, debout sur la charrette derrière Richard, fait un signe au sergent.

SERGEANT (à Burgoyne :) A vos ordres, mon Général.

BURGOYNE : Désirez-vous dire encore quelque chose, Mr Dudgeon? Il reste deux minutes avant midi.

RICHARD, avec la voix ferme d'un homme qui a surmonté l'amertume de mourir : Votre montre retarde de deux minutes, Général, si j'en juge par l'horloge de l'hôtel de ville, que d'où je suis je peux apercevoir. (L'horloge de l'hôtel de ville sonne le premier coup de midi. A ce bruit, la foule, involontairement tressaille, et laisse échapper un gémissement étouffé.)

Amen! Ma vie pour l'avenir de l'humanité!

ANDERSON, qui accourt sur la place du marché, et hurle : Amen. Arrêtez. Ne le pendez pas. (Il jaillit à travers le rang de soldats vis-à-vis de Burgoyne, et se précipite, haletant, vers la potence.) Je suis Anthony Anderson, c'est moi l'homme que vous

voulez.

106/117

La foule, au comble de l'excitation, écoute de toutes ses oreilles. Judith, se relevant à moitié, le regarde fixement ; puis elle lève les mains au ciel comme quelqu'un dont la prière la plus ardente a été exaucée.

SWINDON: En vérité? Eh bien vous arrivez juste à temps pour prendre ~~sur~~ sur la potence la place qui vous revient. Arrêtez-le. Sur un signe du sergent, deux soldats s'avancent pour empoigner Anderson.

ANDERSON, fouissant un papier sous le nez de Swindon : Voici mon sauf-conduit, monsieur.

SWINDON, déconcerté : Un sauf-conduit! ~~vous êtes..!~~ *C'est vous*

ANDERSON, énergique : ~~Je suis.~~ *Je suis* (Les deux soldats le prennent par les coudes.) Dites à ces hommes de me lâcher.

SWINDON, aux soldats : Laissez-le.

SERGEANT : En arrière!

Les deux hommes regagnent leur rang. La population de Webster-bridge crient Hourra; il y a de l'exultation dans les regards qu'ils échangent, et le pressentiment d'un triomphe quand ils voient leur pasteur en conversation avec leurs ~~amis~~ *amis* à la grille.

ANDERSON, poussant un profond soupir de soulagement, et tamponnant de son mouchoir son front en sueur: Dieu merci, je suis arrivé à temps!

BURGOYNE, toujours aussi calme, et sa montre encore en main: Vous aviez largement le temps. Vous aviez tout le temps. Je ne me serais jamais avisé de pendre qui que ce soit en me fiant à une horloge américaine. (Il range sa montre.)

ANDERSON : Hé oui, nous avons déjà quelques minutes d'avance sur vous, Général. Il présente d'enlever la corde du cou de ce citoyen américain.

BURGOYNE, au bourreau dans la charrette..très poliment : Ayez la bonté de libérer Mr Dudgeon.

Le bourreau enlève la corde du cou de Richard, lui délie les mains et l'aide à remettre son manteau.

JUDITH, s'approchant timidement d'Anderson : Tony.

ANDERSON, lui passant un bras autour des épaules et la taquinant affectueusement : Alors, que penses-tu de ton mari main-

tenant, hein?...hein?...hein???

112

JUDITH : J'ai honte..(elle enfouit son visage contre la poitrine d'Anderson.)

BURGOYNE, à SWINDON : Vous avez l'air déçu, Major Swindon.

SWINDON : Vous avez l'air vaincu, Général Burgoyne.

BURGOYNE: Vaincu, je le suis, monsieur; mais j'ai quelques sentiments humains, ce qui fait que j'en suis heureux. (Richard bondit hors de la charrette, avec l'aide de Brudenall qui lui tend la main, et court vers Anderson dont il serre chaleureusement la main gauche, puisque ~~xxxxxxx~~ Judith tient la droite.) A propos, Mr Anderson, je ne comprends pas très bien. Le sauf-conduit était destiné à un commandant de la milice. Et si j'ai bien compris vous êtes un..(Il fixe, avec autant d'insistance que l'élégance de ses manières le lui permet, les bottes de cheval, les pistolets, puis le manteau ^{quel est celui-ci} que porte Richard, et ajoute :)
..un prêtre.

ANDERSON, entre Judith et Richard : Monsieur, c'est au moment de l'épreuve qu'un homme découvre sa vocation véritable. Ce jeune écervelé (il pose sa main sur l'épaule de Richard) se vantait d'être le disciple du Diable; mais quand est venu pour lui le moment de l'épreuve, il a découvert que son destin était de souffrir et d'être fidèle jusqu'à la mort. Je me prenais pour un modeste ministre de l'Évangile de paix; mais quand est venu pour moi le moment de l'épreuve, j'ai découvert que mon destin était d'être un homme d'action, et que ma place était parmi le tonnerre, les hurlements et les gens de guerre. C'est ainsi qu'à cinquante ans ~~xxxxxxxxxxxx~~ débute pour moi une nouvelle vie, celle du Capitaine Anthony Anderson de la milice de Springtown, et que le disciple du Diable ici présent fera bientôt ses débuts comme Pasteur Richard Dudgeon,

III
et donnera de bons conseil à cette petite sottie sentimentale qu'est ma femme. (Il pose son autre main sur l'épaule de Judith. Celle-ci jette un coup d'oeil furtif en direction de Richard, pour ¹⁰¹¹apprécier le plaisir que lui procure cette perspective.) Votre mère me disait, Richard, que je n'aurais jamais choisi Judith, si vraiment j'étais né pour le sacerdoce. Elle avait raison, j'en ai peur; c'est pourquoi, avec votre permission, je garderai votre manteau; quant au mien, gardez-le.

102/105

RICHARD : Monsieur le pasteur..Capitaine, devrais-je dire..
Je me suis conduit comme un imbécile.

JUDITH : Comme un héros.

RICHARD : C'est à peu près la même chose, sans doute. (Avec une certaine rancune contre lui-même:) Mais non. Si j'avais eu tant soit peu de bonté, j'aurais fait pour vous ce que vous avez fait pour moi, au lieu de faire un sacrifice inutile.

ANDERSON : Inutile? Non pas, mon garçon. Il faut de tout ~~ps~~ pour faire un monde..des soldats, mais aussi des saints. (se tournant vers Burgoyne :) A présent, Général, le temps presse, et l'Amérique est impatiente. Avez-vous bien compris que vous aurez beau occuper des villes et remporter des batailles, vous ne pourrez pas conquérir le pays?

BURGOYNE : Mon bon monsieur, sans conquête vous ne pourrez pas avoir d'aristocratie. Venez, allons régler l'affaire à mon quartier-général.

ANDERSON : A votre disposition, monsieur. (A Richard:) Rascompagnez Judith à la maison pour moi, voulez-vous, mon garçon. (Il la lui confie.) Allons-y, Général. (L'air affairé, il remonte la place du marché vers l'Hotel de ville, laissant ensemble Judith et Richard. Burgoyne fait deux ou trois pas pour le suivre, puis s'arrête net et se retourne vers Richard.)

BURGOYNE : A propos, Mr Dudgeon, je serai ravi de vous avoir à ma table à une heure et demie. (Il fait une pause et ajoute, avec une malice que masque la politesse:) Si Mrs Anderson a l'amabilité de vouloir se joindre à nous, venez avec elle. (A Swindon qui enrage:) Gardez-donc votre calme, Major Swindon: votre ami le soldat Britannique est capable de tenir le coup contre n'importe quoi sauf contre le ministère Britannique de la Guerre. (Il suit Anderson.)

SERGEANT, à Swindon : quels sont les ordres, mon commandant ?

SWINDON, sauvagement : Les ordres! A quoi bon des ordres, maintenant! Il n'y a plus d'armée. A vos quartiers; et allez vous faire f..(Il tourne les talons et s'en va.)

SERGEANT, qui repousse l'idée de défaite, sur un ton batailleur et patriotique : Attention. A mon commandement : levez le menton, et montrez-leur que vous n'en avez rien à foutre. Epaulez armes! En rang par quatre! Demi-tour! Pas de gymnastique!

10/119
Les tambours marquent la cadence d'un formidable boum; l'orchestre ~~atta~~ tre attaque Grenadiers Britanniques; et le Sergent, Brudenell et les troupes anglaises s'ébranlent vers leurs quartiers comme on lance un défi. La foule se presse derrière eux, et les suit jusqu'au marché, en les conspuant; et l'orphéon municipal, fourbi très primitif, ferme la marche en jouant Yankee Doodle. Avec l'orphéon arrive Essie, qui accourt vers Richard.

ESSIE : Oh Dick!

RICHARD, ~~avec~~ ^{l'air} bonhomme, mais ~~non sans calcul~~ : Allons, allons, voyons, voyons! Etre pendu, ça m'est égal; mais je ne veux pas qu'on m'inonde de larmes.

ESSIE : Non, je te le promets. Je serai sage. (Elle essaie de retenir ses larmes, mais en vain) Je... je veux voir où vont les soldats. (Elle s'éloigne un peu vers le marché, et fait semblant de s'intéresser à la foule.)

JUDITH : Promettez-moi que vous ne le lui direz jamais.

RICHARD : N'ayez pas peur. (Ils échangent une poignée de main pour sceller leur accord.)

ESSIE, les appelant : Ils reviennent. C'est toi qu'ils veulent.

Allégresse sur la place. La foule reflue, ainsi que l'orphéon, l'enthousiasme est délirant, on hisse Richard sur des épaules, on l'ovationne.